

# Bilan d'une année de parents

Il est intéressant, au bout d'une année, d'analyser l'évolution du regard des parents sur leurs enfants souffrant de troubles de l'attachement.

Dans les comptes-rendus des rencontres de parents dans les diverses régionales de PETALES, en me souvenant aussi de celles auxquelles j'ai participé et de toutes celles dont nous avons discuté au sein du Conseil d'Administration, certaines questions reviennent régulièrement pour lesquelles nous allons devoir réfléchir plus profondément et chercher ensemble de meilleurs outils.

Cette année, il a été beaucoup question des limites de l'aide psychiatrique proposée. Que ce soit pour les enfants qui perdent le contrôle, s'expriment dans des violences graves à la moindre contrariété ou pour ceux qui s'enferment dans la dépression ou retournent la violence contre eux-mêmes.

Toutes ces situations sont graves et ont besoin d'une aide thérapeutique éclairée. Constatation est faite par tous les parents que si beaucoup de centres et de professionnels existent, aucune aide n'est réellement apportée. Les enfants sont exclus de ces centres à l'expression du moindre symptôme gênant pour l'équipe thérapeutique, ou alors ils sont enfermés sans soins particuliers. Les « calmes », ceux qui intériorisent leur problème, en sortent à la date prévue par « l'administration thérapeutique » dans l'état où ils sont entrés, un peu plus enfoncés dans leur problème.

Nous y reviendrons prochainement.

Un autre problème qui apparaît régulièrement est celui de nos jeunes adolescentes, jeunes adultes qui mettent des enfants au monde et les « abandonnent » à leurs parents dès qu'un autre chemin se présente à elles. Dépression, envie de voyage, secte, envie de rester ado ou simplement oubli, etc...

Certains d'entre nous se trouvent dans la situation, beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît, d'être à la fois grands-parents et famille d'accueil avec toujours leur enfant souffrant des troubles de l'attachement - jeune parent à la dérive - à recadrer pour lui permettre de donner une sécurité interne minimum au nouvel enfant. La place précieuse de grands parents risque de se perdre dans celle de substitut à la mère fragile et la santé de ces grands parents en prend un coup dans la confusion des tâches de chacun.

On ne suit pas quotidiennement une petite boule d'énergie qui fait ses premiers pas et ses premières découvertes du monde avec la même vigueur à l'âge d'être grands-parents qu'à l'âge d'être jeunes parents.

Dans la même réflexion de la place de chacun, la place des frères et sœurs a souvent été évoquée. Les institutions de protection de la jeunesse, les milieux psy, considèrent rarement la souffrance de tous ces jeunes, ces enfants, qui vivent quotidiennement avec un frère ou une sœur si déstabilisant.

Et nous parents, monopolisés par celui qui souffre de troubles de l'attachement, gardons en nous ce désarroi de n'en pas faire assez pour les autres.

L'emprise de certains petits garçons ou jeunes hommes sur leur maman est aussi un sujet de questions et de réflexions importantes. Leur recherche d'une trop grande proximité, physique même, se manifeste souvent très petit avec beaucoup de force. En grandissant le harcèlement devient invivable pour la maman, néfaste pour l'enfant. Et, voulant garder les distances, les mamans sont souvent confrontées à la violence de leur fils. Ce ne sont pas uniquement les mères seules qui se trouvent dans cette situation, même si l'absence du père les place devant un défi encore plus complexe, mais bien des couples harmonieux vivent les assauts d'un fils vers sa mère. La présence et l'intervention claire du père ne suffit pas dans bien des situations. Jusqu'à présent, aucune intervention thérapeutique n'a pu aider concrètement aucune des familles qui nous en parle.

Peut-être parmi les lecteurs de ce texte, y a-t-il des professionnels qui peuvent apporter leurs compétences ?

Dans bien des situations aussi, quand l'aide à un enfant souffrant de Troubles de l'Attachement est apportée par une institution, cette aide est retirée dès le premier passage à l'acte. Or, le passage à l'acte est toujours un moyen d'exprimer le problème. **Que valent donc ces centres thérapeutiques qui prétendent ne soigner un problème qu'à condition qu'il ne s'exprime pas ?**

Pour reprendre notre place de parents après de nos enfants souffrant de troubles de l'attachement, il nous faut bien souvent prendre de la distance. En les confiant à une institution par exemple. Ou en les lâchant et en exigeant qu'ils se trouvent un chez-eux, quand, majeurs et jeunes adultes, ils veulent profiter du giron familial au mépris de toute règle de vie et sans rien construire pour eux-mêmes.

Si le principe semble clair, sa mise en pratique est terriblement complexe pour chacun. La violence que les parents se font à eux-mêmes pour y arriver mérite un soutien ferme et compréhensif des autres parents et des professionnels. Un long chemin est encore à faire dans ce domaine particulièrement compliqué.

Toutes ces questions sont régulièrement amenées par les parents dans les groupes de paroles de PETALES.

Mais, relisant les comptes-rendus de nos rencontres, il y a un aspect qui frappe et qu'il faut mettre bien en évidence : nous en sommes encore majoritairement à chercher comment amener nos enfants à un comportement « normal », à travailler donc sur le symptôme, à chercher à faire rentrer nos enfants dans cette normalité qui rassurerait la société et nous soulagerait dans le quotidien.

C'est bien naturel. Cela semble être notre tâche de parents. Et nous nous épuisons sans résultats.

**Cette lutte-là, il faut vraiment le comprendre, est parfaitement inutile.** Même si par notre culture de ce qu'est « un bon parent », elle nous est difficile à remettre en cause

Bien sûr, il faut dire les choses, donner le cadre, les règles de vie tout en sachant que pour la majorité d'entre eux,

ils sont absolument incapables de les respecter et même de les comprendre. Ils n'en ont pas les moyens de base.

Comme le dit justement Niels-Peter Rygaard : « **Ce n'est que quand vous connaissez suffisamment un enfant atteint de troubles de l'attachement que vous réalisez que ses phrases cognitives élaborées ne sont que l'imitation comme un perroquet du langage adulte, que l'enfant peut répéter de bonne grâce n'importe quelle règle ou norme morale ou sociale, mais qu'il ne peut mettre en pratique même la plus simple d'entre elles.** » (1)

C'est la réponse à nos réactions quotidiennes : « C'est pourtant si simple ! A son âge ! Il est pourtant intelligent ! C'est pas possible, il le fait exprès ! Se moquerait-il de nous ? »

Eh bien, non, il poursuit simplement sa logique **avec son intelligence et son âge psychique qui ne coïncident pas.**

Nous leur demandons des choses au-dessus de leurs moyens mais qui correspondent aux moyens de la plupart des enfants de leur âge. Et comme nous leur demandons des choses au-dessus de leurs moyens, nous nous transformons, à leurs yeux, en agresseurs. Le conflit se met en place, il sera difficile d'en sortir si nous ne comprenons pas profondément qui ils sont.

C'est vraiment là-dessus qu'il nous faut travailler : **approfondir notre connaissance de la réalité des Troubles de l'Attachement.**

Les règles de vie doivent être dites, bien sûr, et les exigences parentales transmises. Mais sachant qu'elles sont au-dessus de leurs moyens, notre attitude devant l'oubli ou la transgression va changer.

**De l'accusation, nous passerons à la constatation.** Et nous passerons pour notre enfant de l'agresseur au contenant.

Avant qu'un enfant puisse recevoir une éducation, il doit être en confiance. Un enfant souffrant de troubles de l'attachement n'a pas acquis la confiance interne et même s'il « aime » son père et sa mère, toutes les directives venant d'eux ou de leurs délégués seront perçues profondément comme menaçantes, tous les gestes d'affection aussi.

L'éducation, comme l'affection, devront être données avec une certaine distance, suffisamment loin pour ne pas être dangereuses, suffisamment proche pour être perçues et exister pour l'enfant.

C'est la première chose à faire pour un enfant souffrant de troubles de l'attachement : **sécuriser** .

Ne pas s'épuiser à transformer les comportements, mais en gardant la cohérence dans ce qu'on dit et de ce qu'on fait, porter tout son effort à la sécurisation interne de son enfant.

Facile à dire bien sûr, chaque enfant est différent, chaque parent aussi.

La première chose à savoir est qu'on se trompera souvent parce que c'est inévitable. Et qu'il faudra continuer à chercher dans cette voie. C'est ici que les échanges entre parents deviennent précieux et nécessaires.

Mais, cela veut dire quoi au juste « sécuriser », « construire la confiance de base » ?

Cela veut dire d'abord, construire en eux la certitude de la légitimité de leur existence. C'est ce qui se passe dans les regards profonds entre le bébé et sa mère - cette étape restée en chantier ou brisée pour la plupart de nos enfants - quand celui-ci se sent exister à travers ces regards, quand celui-ci sent les émotions de sa mère et les fait siennes, les accepte comme possibles pour lui, quand petit à petit il se sent différent d'elle et perçoit sa propre existence, ses propres sensations, ses propres émotions et peut les partager avec elle en toute confiance avant de les partager, plus loin, avec d'autres, en élargissant son monde. (2)

Notre première préoccupation de parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement sera donc dans ce partage d'émotions communes, si légères soient-elles. Un moment d'humour partagé, un souvenir qu'on reconnaît ensemble, cette multiplication d'instant où les psychismes s'accordent dans une compréhension d'émotions communes. C'est la base de la sécurisation interne. « Ils - mes parents - savent qui je suis, ils peuvent me rencontrer dans mes émotions, nous nous y reconnaissons, ils sont fiables ». Tout cela en dehors des mots et des raisonnements mais dans le ressenti.

C'est sur cette base seulement qu'une éducation sera possible, que des acquisitions, des connaissances et la socialisation le seront. Cette « sécurité interne » construite, l'enfant sera disponible pour s'occuper de tout ce qui fait la vie d'un enfant de son âge.

C'est vraiment à cela que nous devons nous atteler, chacun dans notre vie familiale, dans les échanges entre parents, dans nos groupes de paroles, dans les échanges avec les professionnels aussi.

Les jolies paroles ! On fait quoi maintenant avec ces enfants impossibles ? Eh bien, on se trompe, on se plante, on en discute, on cherche et on recommence. Epuisant ! Oui, mais tant qu'à s'épuiser, autant que ce soit dans la bonne direction. Personne n'évitera les erreurs. Les recettes toutes faites n'existent pas. Mais le but à atteindre est là, bien réel. Il ne s'agit pas de nous épuiser à rendre nos enfants conformes aux normes sociales ou familiales mais de construire leur sécurité interne.

Après, et après seulement, ils pourront aller plus loin.

Bonne année tous les parents, et bon courage ensemble dans cette direction.

Bernadette Nicolas  
Janvier 2008

(1) "L'enfant abandonné, guide de traitement des troubles de l'attachement " de Niels-Peter Rygaard, ed. De Boeck

(2) Voir le merveilleux livre "Journal d'un bébé" de Daniel Stern éd. Odile Jacob

"...Ainsi, à six semaines, Joey se trouve dans le premier de ses mondes, le monde des sensations, où c'est la tonalité intrinsèque de chaque expérience qui ancre ses impressions. Là, il ne se préoccupe pas de la manière ou de la raison pour laquelle quelque chose s'est passé, mais de l'expérience brute elle-même; non de faits ou d'objets, mais de sensations, les siennes. A quatre mois, il entre dans le monde social immédiat. Dans ce monde d'ici et maintenant entre nous" il décrit la relation quasi chorégraphique qui l'unit à sa mère, les mouvements subtils par lesquels ils régulent le flot de leur sentiments. Ainsi, Joey nous présente la danse à laquelle, fondamentalement, nous prenons tous part les uns et les autres au long de notre vie "

Daniel Stern "journal d'un bébé" pp.18,19

DANIEL N. STERN  
JOURNAL D'UN BÉBÉ



# De très petites filles et leurs drôles de poupées



Elles les aiment, leurs poupées. Elles les traînent partout, leur parlent, les bichonnent, leur font des câlins, leur donnent des marques d'amour fou, jouent à la maman très sage, puis passent à un autre jeu, laissant la poupée là quand une autre découverte les appelle. Quelques heures, quelques jours plus tard, elles reviennent à la poupée quand le besoin les prend de dorloter. Elles la retrouvent, intacte, dans leur chambre, dans le lit de poupée ou dans la caisse à jouets. Leur maman l'a ramassée en rangeant, la poupée ne courrait pas grand risque. Ce sont des petites filles tout à fait ordinaires.

Certaines pourtant sont moins ordinaires que les autres. Tout juste pubères ou même jeunes femmes, leurs poupées sont « de vrais bébés », vivant, gazouillant, pleurant, criant, réclamant des soins réguliers. Et elles sont perdues ces petites filles. Quand une autre découverte les appelle, elles laissent aussi parfois traîner leur poupée, leur bébé. Maman le rangera.

Elles le retrouveront plus tard, quand elles en auront besoin.

Le conte est tragique. Les médias nous parlent souvent de ces jeunes femmes présentées comme des « mères monstrueuses ». Pourtant ce ne sont pas des mères monstrueuses. Elles ne sont tout simplement ni monstre, ni mère. Ce sont seulement de très petites filles. La tragédie, c'est que leur poupée est un vrai bébé.

Pourquoi ne peuvent-elles pas vraiment être mères ?

Nous parlerons seulement de celles qui sont construites sur des troubles de l'attachement. Mais, parmi ces enfants-mères, y en a-t-il vraiment d'autres ? Ce serait intéressant de le découvrir.

Que nous disent les troubles de l'attachement ? D'abord, que l'âge psychique d'une personne souffrant de ces troubles ne correspond pas à son âge réel. Il faut souvent diviser l'âge réel par 3 ou 4 pour connaître cet âge psychique. De trop nombreuses situations dans nos pratiques familiales et dans notre pratique associative nous ont prouvé la justesse de cette formule et nous permettent de mieux comprendre avec qui nous entrons en relation quand nous nous adressons à notre enfant. Est-ce celui de l'âge de son corps, de son intelligence ou de son psychisme qui s'adresse à nous ? Auquel devons-nous répondre pour que, en toute sécurité, petit à petit, ces deux âges se rapprochent pour donner son unité interne à notre enfant ?

Une jeune femme de 20 ans souffrant de troubles de l'attachement peut donc avoir un âge psychique de 7 ou 5 ans. On ne peut pas être mère à 7 ans ou à 5 ans. On peut seulement jouer à la maman, de temps en temps, et puis passer à autre chose.

La rupture primitive qui induit les troubles de l'attachement, n'a en général pas permis que toute une structure psychique fondamentale se construise. L'enfant était occupé par sa propre sécurité, il n'avait pas le temps d'élaborer autre chose. Il n'en avait pas les moyens non plus. Souvent il n'y avait personne dans ces moments essentiels pour entrer en relation profonde et continue avec lui, pour lui permettre ces découvertes nécessaires et la construction d'un psychisme sécurisé, ouvert aux relations.

L'enfant souffrant de troubles de l'attachement :

1° N'a donc généralement pas perçu le temps et sa continuité dans un passé, un présent et un avenir. Au début de sa vie, il a connu un temps saccadé, déchiré dans la perte précoce de sa figure d'attachement principale, avant qu'il n'ait intégré la permanence de l'objet. Quand elles ont eu lieu, les retrouvailles avec une « connue-inconnue » mais pas profondément « reconnue » par l'enfant, trop petit pour relier passé et présent dans la discontinuité, et toutes les bousculades de son début de vie ne lui ont pas permis un fil conducteur du temps, mais seulement des moments présents qui se succèdent et qu'il relie difficilement entre eux.

Or, les enfants des enfants-mères ont aussi besoin de continuité. Comment pourraient-elles leur donner dans ce désordre du temps qu'elles vivent en permanence ?

2° Il n'a pas non plus intégré la permanence de l'objet : ce que je ne vois plus existe toujours, qui je ne vois plus existe toujours avec ses sentiments, ses besoins, ses souffrances. « Maman existe quand je ne la vois pas, elle est dans la pièce à côté, je suis en sécurité, je la reverrai tout à l'heure »

Ce qui deviendra un jour « Mon enfant existe tout le temps, même quand je ne le vois pas. Ses besoins doivent être satisfaits aussi quand je ne le vois pas, quand il dors, quand je suis au travail, quand je fais les courses et qu'il est à la garderie, et que donc, puisqu'il existe, je dois faire les courses pour lui aussi, pour ses besoins dans l'avenir proche. Et si j'ai envie de faire quelque chose sans lui, je ne peux pas le mettre dans l'armoire jusqu'à ce que j'aie de nouveau envie de m'en occuper ou le laisser traîner en attendant que maman passe pour le ramasser ».

Comment une petite fille de 5 ans peut-elle intégrer cela, quand elle n'a pas pu l'apprendre elle-même au bon moment, dans les premières semaines de sa vie ?

3° Pour l'enfant souffrant de troubles de l'attachement, il est aussi très difficile de différencier le réel du fantasme. Ainsi, on peut assez facilement consoler un enfant souffrant de troubles de l'attachement en offrant à son désir impérieux, mais irréalisable à ce moment, une image fantasmagorique de ce désir.

« Je veux une pizza ! », alors qu'un stoemp aux carottes est prévu pour le souper et que de toute façon, il peut demander, mais ce n'est pas à lui à décider, ce « je veux une pizza ! » peut être apaisé par quelques chips « pizza » qui traînent dans l'armoire à provisions. Il rira, son désir est rencontré, il mangera son stoemp au souper. Un autre vous soutiendra fermement au milieu de sa chambre en plein désastre et qui n'a plus vu un aspirateur depuis longtemps qu'il vient de la nettoyer à fond et à l'eau. Pour lui « il l'a fait » puisqu'il avait « envisagé de le faire ».

Tous les parents de ces enfants peuvent faire des listes de ces situations ou, interloqués, ils voient leur enfant prendre leur désir, leur rêve, leur fantasme pour le réel, et nier ce réel. Ce ne sont pas des mensonges. Une simple confusion dans la perception du réel et de l'imaginaire. Comme on le fait tout petit, très petit.

Les enfants-mère confondent aussi réalité et fantasme. Elles n'intègrent pas tout le temps la réalité de leur enfant, la réalité de ses besoins. Cela aussi devait se découvrir aux moments de leur toute petite enfance, quand elles étaient occupées à d'autres urgences. Leur sécurité, le fouillis du temps, leurs besoins vitaux, leurs besoins relationnels à satisfaire d'urgence en appelant à l'aide, parfois même en n'appelant plus si leurs cris n'amenaient que des réponses trop rares.

Si elles n'ont pas été, elles-mêmes, une réalité profonde pour quelqu'un à cet âge, comment vont-elles reconnaître une réalité dans la durée à leur enfant ?

**4° Les enfants souffrant de troubles de l'attachement ont aussi beaucoup de mal à supporter toute frustration.** Elle leur semble toujours une agression et ils y répondent facilement par la violence.

Un enfant à aimer, à élever, impose toujours des frustrations à ses parents. Les besoins de l'enfant doivent être satisfaits avant les désirs des parents. L'enfant ne peut attendre. Mais l'enfant-mère ne peut supporter la frustration, c'est pour elle une agression. L'enfant est alors ressenti par sa mère-enfant comme l'agresseur. A temps partiel souvent, les moments de tendresse peuvent exister en alternance, quand l'enfant-mère est disponible, quand elle a envie de câlins, quand elle « joue à la maman ».

Ces petites filles ont un corps de femme, des désirs de femme et ne supportent pas la frustration.

On voit alors de jeunes enfants-mères « oublier » leur petit en suivant leurs besoins à elles. Pour elles, l'enfant n'est pas réel tout le temps, il est parfois aussi l'agresseur, l'ennemi qu'elles doivent fuir et dont elles doivent se défendre.

**5° Un enfant souffrant de troubles de l'attachement n'a aucune conscience de la conséquence de ses actes .**

Un enfant ordinaire l'apprend à partir du 3<sup>ème</sup> mois dans la répétition des relations confiantes entre sa mère et lui : le même appel produit la même réponse. C'est donc lui qui « décide » du comportement de sa mère, c'est la conséquence de son appel.

**« Ce schéma de comportement entre la mère et le bébé devient courant après le troisième mois. Il existe aussi bien lorsqu'ils se parlent et se répondent par vocalises que lorsqu'ils se sourient tour à tour. C'est la première, la principale leçon qu'apprend l'enfant sur l'échange réciproque, qui est la règle cardinale de toute discussion entre deux personnes. Ainsi, ce simple jeu pose les fondements de la relation sociale. De plus, Joey peut désormais s'envisager comme prenant une initiative en vue d'un but à accomplir. Il a le sens d'être l'auteur de ses propres actes et que ses actes ont des conséquences prévisibles. »** Daniel Stern,

« Journal d'un bébé » éd. O. Jacob 2004, p. 87.

C'est l'établissement de cette base qui permettra à l'enfant grandissant, au jeune qui acquiert une maturité d'adulte de prévoir les conséquences de ses actes et d'en être responsable.

A trois mois, que vivaient ces enfants-mères ? Qu'ont-elles vécu, avant, après, qui les a empêché d'intégrer le fil continu entre un acte posé et ses conséquences, le fil continu entre celui qui pose un acte et cet acte lui-même, et puis en grandissant, le fil continu entre la conception d'un enfant et l'enfant réel, le fil continu, s'il n'est pas consciemment neutralisé par la contraception, entre la relation sexuelle et la conception d'un enfant ?

Et l'enfant là, même si elles l'aiment, comment pourraient-elles imaginer la conséquence d'un oubli, d'une négligence, de négligences à répétition ? Comment pourraient-elles maintenir cette conscience, qui surgit pourtant certains temps, dans la durée ?

Certaines jeunes femmes recommencent inlassablement de nouvelles grossesses, suivies d'avortement, de grossesses menées à terme, avec des compagnons qui se succèdent « cette fois-ci pour toujours ». Mais le temps, l'autre, n'existent pas. Ces « toujours » durent souvent trois mois et un nouvel enfant se prépare.

Nous ne pouvons que nous interroger. Que cherchent-elles ?

Bien sûr, les expériences bonnes ou mauvaises ne les marquent pas. Elles ne peuvent en tirer des conclusions pour le futur puisqu'elles vivent dans un présent continu. Cela fait partie des troubles de l'attachement. Un enfant, un avortement ne leur apprend pas grand-chose pour l'avenir, même si, profondément, cela les marque quand même.

Certaines aussi rejouent sans cesse leur naissance, dans une chaîne d'enfancements compulsifs où elles se sentent vivre, mais qui ne les amène pas à la maternité.

Toutes ces questions, nous nous les posons de plus en plus dans notre association où plusieurs familles dans différentes régionales vivent avec leurs petits enfants « oubliés » par leur enfant-mère, un temps, longtemps, cela varie.

De plus en plus de parents d'enfant présentant des troubles de l'attachement prennent leurs petits enfants en charge, les enfants de leur « enfant-mère » et se trouvent devant un terrible combat à l'âge où le repos serait le bienvenu. Il mènent une double lutte : poursuivre la construction de leur enfant - en tout cas essayer - et donner une stabilité, une sécurité à leurs petits enfants.



On peut s'interroger : est-ce la bonne solution, en tout cas à long terme ? La place double de substitut maternel et de grands parents, tout en poursuivant sa tâche de parent de la jeune femme souffrant de troubles de l'attachement est-elle soutenable dans le temps ?

Que faire ? Bien sûr, la jeune maman aurait du recevoir une aide plus appropriée quand elle était toute petite, mais nous n'en trouvions pas. Le chemin sera encore long pour elle avant d'être construite et d'être pour son enfant la figure d'attachement principale, sécurisante, indispensable.

Mais ce petit qui a un pôle de grands-parents sécurisants, précieux, ne risque-t-il pas de les perdre aussi, dans la fatigue de ceux-ci ? Comment rendre à chacun sa place essentielle auprès de cet enfant, en lui garantissant une sécurité de vie ?

J'oserais une hypothèse, peut-être pas la bonne, mais pour remuer la réflexion tant des parents que des professionnels, cela vaut d'être avancé.

Et si dans cette situation, la meilleure place de l'enfant était dans une famille d'accueil, bien au fait des troubles de l'attachement ? Une famille d'accueil qui laisserait, avec l'aide des autorités, leur place à la jeune mère et aux grands-parents, pour que l'enfant grandisse en sachant qui il est, avec ses points de repères : une maman fragile qui poursuit sa vie avec ses hauts et ses bas, l'aide la plus appropriée pour mettre en place ce qu'elle ne possède pas en elle-même, et des grands-parents en forme, heureux de retrouver leurs petits régulièrement, dans une concertation de tous les partenaires de ce réseau autour du petit enfant et de sa mère fragile ?

Non, je ne crois pas résoudre un problème si profond en quelques phrases, je veux seulement qu'on se penche tous ensemble sur cette situation dans laquelle beaucoup de personnes sont en danger : l'enfant, la jeune mère et les grands parents.

L'enfant a besoin de construire une sécurité interne que sa mère, essentielle pour cette tâche ne peut lui donner. Il faut donc des balises à cette jeune mère pour qu'elle puisse poursuivre sa construction et donner un minimum de sécurité à son enfant. Les grands parents ont une connaissance profonde de leur fille et de ses difficultés, ils doivent participer à sa construction et être aidés en cela. Ils nouent des liens de grands-parents avec leur petit enfant. Ces liens sont fondamentaux pour les petits enfants, pour les inscrire dans l'humanité, dans la continuité des générations. Leur place de grands-parents est peut-être plus importante que celui de substitut maternel. Est-ce bien à eux de prendre cette place très fatigante où la confusion des rôles et des générations risque aussi de s'installer, et une trop grande fatigue, l'enfant grandit, et parfois...d'autres petits enfants surviennent ?

Les troubles de l'attachement peuvent se transmettre d'une génération à l'autre. Qui n'a pas pu construire un attachement secure, une sécurité interne, peut difficilement devenir une figure d'attachement principale pour son enfant. C'est dès qu'ils sont tout petits que les actes thérapeutiques doivent être posés, dans la vie quotidienne par les parents formés à cela, et par les thérapeutes formés à cela aussi.

Ces jeunes mères doivent être entourées dans leurs difficultés spécifiques, pour qu'elles puissent donner à leurs enfants un minimum de ce qu'elles n'ont pas.

La réflexion n'est qu'ébauchée. Il faut vraiment qu'elle se poursuive.

Bernadette Nicolas  
Février 2008

## Le moment de contenir

Combien sommes-nous, parents, à nous interroger sur le bon comportement à avoir devant nos enfants qu'ils soient petits, adolescents ou déjà adultes, quand ceux-ci manifestent leur rejet ou leur désaccord avec violence, parfois une violence extrême et même avec haine ?

Cette violence, cette haine qui se retournent contre nous, nous n'en comprenons pas l'origine. Cet enfant, nous l'aimons, nous l'éduquons, qu'est-ce qui peut produire un tel retour ? Nous voilà profondément meurtris et désespérés. Fatigués aussi, au-delà de l'imaginable, parce que ces poussées de violence, de haine et de mépris peuvent être quotidiennes pour certains et nous nous épuisons à les affronter le plus justement possible. En parents. Espérant une évolution. Sans succès.

Certains - et plus encore certaines - se disent : « pourquoi ne m'aime-t-il pas ? Qu'est-ce que j'ai pu faire ? ». Ce n'est pas la bonne question. Pour accéder à l'amour filial, il faut d'abord avoir intégré le concept de parent, c'est-à-dire de contenant, de refuge, de figure d'attachement principale.

Il nous faut donc absolument cesser d'idéaliser le mot attachement, cesser de le substituer à affection ou à tendresse. Si l'affection, la tendresse sont souvent les corollaires de l'attachement, elles ne sont en rien ses bases. L'attachement c'est disposer du contenant qui empêche de tomber. Quelqu'un qui n'a pas un mode d'attachement sécurisé ne peut pas aimer, ne peut même pas imaginer ce qu'est un parent, il peut juste essayer de « tenir en équilibre », comme on le fait en jetant bras et jambes dans tous les sens pour ne pas tomber quand on se sent « déséquilibré », « incontentu », et donner tous les coups possibles pour éviter d'être renversé.

Nous ne sommes pas dangereux pour eux, nous les aimons, au-delà de ce que nous imaginions être l'amour parental. C'est vrai. Mais nous seuls le savons. Lui, l'enfant, n'en sait rien, ou plus justement, n'en sent rien. La carapace de protection de survie psychique qu'il s'est construite au moment de sa vie où le contenant lui a manqué (avant sa naissance, juste après ou très peu de temps après) l'empêche d'être atteint profondément par nos sentiments. Nous savons que nous l'aimons, qu'il peut compter sur nous, lui, n'a pas accès à cela, même si parfois il en donne l'apparence. Et les mots et les actes ne suffisent pas à l'en convaincre vraiment.

Notre présence, très proche, normale pour des parents et surtout pour la mère, devient donc dangereuse, intrusive. Nos essais de pénétrer sa carapace de protection nous transforment pour lui en ennemis envahisseurs, à abattre.

Que faire alors ? D'abord **le savoir** et de mieux en mieux le comprendre. Dans toutes les spécificités de notre enfant, unique, même parmi tous ceux qui souffrent de cette même pathologie de mode d'attachement insécure.

**Travailler aussi nos limites.** Par cela, je veux dire différencier ce qui appartient à l'enfant et ce qui appartient au parent, père ou mère.

Les attentes et les émotions sont différentes. Les histoires de chacun et, dans un même présent, les moments de la vie sont différents aussi.

Nos enfants nous mettent d'ailleurs sur la voie pour bien comprendre ceci. Quand par exemple, ils explosent d'une colère incompréhensible pour nous à un moment où tout semble aller bien et où nous sommes sereins. C'est sa colère, pour des raisons que nous ignorons, qu'il ignore peut être lui-même et qui nous échappent tout à fait. La colère est là, mais elle lui appartient. Les insultes pleuvent, mais elles sortent de lui, c'est donc lui qui les portait. Contre nous personnellement ? Probablement pas. On n'en sait rien, on ne le saura peut-être jamais. Mais ce n'est pas le fond du problème à ce moment. Cette colère est là, elle doit exploser ou...le dévorer de l'intérieur.

Nous sommes les parents, c'est à nous à mettre les limites, à contenir.

La première limite, fondamentale - et oh, combien difficile ! - c'est interdire à cette colère de circuler entre lui et nous et de s'emparer de nous. Nous interdire de la reprendre à notre compte. Cette colère lui appartient, c'est à lui de la faire sortir. Notre limite doit être bien claire là-dessus. Et plus nous comprendrons cela, plus la bonne attitude sera possible et plus nous serons parents contenant, la base d'un attachement sécurisé à construire.

Mais, nous disent la plupart des psy : « vous existez aussi, vous avez aussi vos sentiments, votre fierté sous les insultes, vous ne pouvez pas vous laisser traiter n'importe comment ! »

Certainement pas. Et la meilleure façon de ne pas nous laisser traiter n'importe comment est de ne pas reprendre cette colère à notre compte en laissant monter cette adrénaline si difficile à maîtriser lorsqu'elle s'envole et en mettant nos émotions en poche. Nos émotions n'ont rien à faire dans cette histoire, elles nous blesseraient inutilement.

Cette colère ne s'adresse pas à nous, nous avons seulement le rôle d'en être le pare-feu, pour permettre à ce feu de sortir avec le moins de danger possible pour tous. Et aussi avec le moins de questions possibles sur cette colère. Ce n'est pas le moment. Ces raisons sont souvent inconnues et si un petit bout d'explication vient à jour, il nous semblera en général dérisoire pour une telle violence.

**L'agression que notre enfant ressent en lui est démesurée par rapport aux événements qui se déroulaient au moment où elle a surgi.** Elle fait seulement écho à quelque chose de très violent enfoui en lui. Et cette incohérence, souvent l'enfant le sent, mais elle le dépasse. Il se sent agressé et coupable à la fois. Il ne peut qu'exploser davantage.

Réagir avec nos émotions et nos méthodes d'éducation, c'est alors donner du bois au feu de l'explosion. Il ne s'éteindra pas, le danger d'un accident ne fera qu'augmenter.

Tandis que circonscrire ce feu en ne l'alimentant pas de nos émotions, ni de nos méthodes éducatives permettra, en l'apaisant, de lui garder à la fois sa colère à lui, sans la mélanger à la nôtre, et petit à petit d'en identifier les raisons (souvent dans très, très longtemps quand les bases d'un attachement sécurisé seront déjà suffisantes). Circonscrire ce feu en ne l'alimentant pas de nos émotions permettra aussi à l'enfant de s'identifier à sa propre douleur sans la mélanger aux psychismes des autres et ainsi de construire ses propres bases identitaires.

C'est ça être parent. C'est mettre la petite barrière en haut des escaliers quand il commence à sortir de sa chambre tout seul et qu'il essayera peut-être un jour quand nous le croirons endormi. Bien sûr, quand une base d'attachement sécurisé existe, notre émotion, notre peur peuvent la renforcer. Quand cette base d'attachement sécurisé n'existe pas, notre émotion, notre peur ne peuvent que renforcer l'insécurité de l'enfant.

Contenir l'explosion en ne s'y jetant pas, c'est donc donner des limites à cette explosion en l'empêchant d'arriver jusqu'à nous par des coupe-feu, en dégagant bien le chemin de nos brindilles émotives.

Sécuriser l'enfant (petit ou grand) dans cette situation, c'est aussi lui apprendre les limites de son pouvoir destructeur. « Tu n'es pas capable de détruire ton père ni ta mère. Ils sont assez forts pour se protéger de toi et pour te protéger ». Sans lui dire avec des mots, mais en le ressentant nous-mêmes.

C'est là aussi que nos peurs et notre amour maternel mis à mal ne peuvent pas traîner dans le chemin. Le seul enjeu à ce moment c'est d'être calmement indestructible. Cela ne veut pas dire avoir le dernier mot. Moyen d'escalade bien connu et terriblement destructeur. Cela veut dire que la colère doit être prise pour ce qu'elle est et que même si les gestes et les mots ressemblent à des attaques personnelles contre nous, ils ne doivent pas être reçus comme tels et nous blesser. Ils doivent seulement être reçus comme les seules armes que notre enfant avait pour expliquer sa douleur inconnue. Ce n'est pas simple du tout, les dangers physiques sont parfois bien réels, les dangers de destructions des objets aussi. Les moyens de se protéger doivent donc être réfléchis au cas par cas.

Cependant, la pire des choses pour un enfant, petit ou grand, est d'être capable de détruire ceux qui ont vocation de le protéger. Ses figures d'attachements principales, ses parents. Sécuriser un enfant, petit ou grand, c'est lui faire savoir, calmement qu'il ne peut pas nous détruire, ni physiquement, ni psychiquement.

Il peut nous haïr, mais il ne peut pas nous détruire. Nous pouvons résister à sa haine comme nous pourrions accueillir son amour s'il devient possible. Nous ne sommes pas en quête de lui. Nous existons même sans lui et nous tiendrons face à ses assauts. Il peut compter sur nous, nous sommes ses parents, ses **contenants**. C'est là, la base de la sécurité interne.

Interdire, réprimer la colère, ce n'est pas lui mettre des limites, c'est simplement donner plus de force à son explosion, mélangeant son origine et les identités de chacun, insécurisant plus profondément l'enfant en brouillant un peu plus la piste de « qui est qui » de l'identité de l'enfant, contenu, et de celle des parents, contenants.

Très bien, mais comment ? Où est la boîte à recettes ? On fait quoi au prochain assaut ? Dans quelques minutes ? Cette tâche, quand on connaît bien certains de nos enfants semble absolument irréalisable.

C'est vrai. C'est pourquoi il est précieux de se l'entendre dire par d'autres parents, confrontés quotidiennement à ces situations, qui en connaissent toutes les difficultés, tous les dangers, tous les pièges et tous les épuisements. Il est précieux de se l'entendre dire d'autres parents plutôt que de professionnels qui, même très au fait de ces questions, ne les vivent pas au quotidien et ne s'y blessent pas tout le temps. Les discussions entre parents à ce propos peuvent être très bénéfiques et sources de réponses pratiques sur des comportements adéquats, sources de trouvailles aussi.

La rencontre avec des professionnels avertis peut cependant nous aider - en nous permettant de mieux nous connaître nous-mêmes - à bien instaurer cette limite entre ce qui appartient à notre enfant et ce qui nous appartient, à ne pas entrer dans sa colère, la lui confisquant d'une certaine façon quand, à bout, nous la reprenons à notre compte. La rencontre avec des professionnels « avertis » peut nous aider à comprendre notre propre mode d'attachement pour bien voir là où nous sommes fragiles, et donc là où notre enfant nous atteindra sûrement pour brouiller les limites. Et donc, apprendre à quel endroit nous devons renforcer la barrière pour que lui, l'enfant n'y déborde pas et soit bien contenu.

C'est un petit pas vers la reconstruction de la sécurité interne. Un petit pas important. Et très difficile. Nous sommes tous là pour échanger nos expériences contradictoires et en discuter ensemble.

Bernadette Nicolas  
Mars 2008



# La place du père, la part du père dans l'attachement

Cette question nous est souvent posée puisque la théorie de l'attachement parle d'abord de la relation mère-enfant et institue celle-ci comme figure d'attachement principale. Loin de moi l'idée de faire le tour de cette question de la place du père, place actuellement aussi difficile à définir que fondamentale.

Philosophes, sociologues, psychanalystes et psychologues ont entamé ce débat depuis longtemps et il doit se poursuivre tant il est impérieux d'approcher cette place le plus justement possible. Et si ce caractère impérieux n'est encore souvent prouvé que quand ce père manque, c'en est déjà une preuve suffisante.

Pour nous, Parents d'Enfants souffrants de Troubles de l'Attachement, qu'en est-il ? Quel est pour tout enfant la place et la part du père dans le processus d'attachement ? On nous renvoie généralement l'image, juste mais très réductrice, de l'homme uniquement comme le tiers, celui qui détache l'enfant de la mère - certains vont jusqu'à dire le père-sécateur- et celui qui impose la loi. En même temps, ceux qui s'arrêtent à ce schéma paternel limité nous reprochent d'instituer la mère en figure d'attachement principale, comme s'il s'agissait d'une sorte d'idéologie qui renverserait les vieilles habitudes en reconnaissant une supériorité à la femme.

Reprenons donc par le début.

L'enfant éclot dans le corps d'une femme, sa future mère. C'est donc son premier milieu, le seul qu'il connaît, celui dans lequel il s'élabore pendant 9 mois. Ce milieu est une part de lui, on comprend donc qu'il s'y attache profondément pour construire son unité physique et psychique et que si ce milieu n'est pas sécurisant, des premiers bouleversements dans sa construction psychique et même physique interviennent et feront partie de lui, de sa constitution profonde.

Ce milieu maternel, dans le meilleur des cas, est celui d'une femme amoureuse, heureuse d'avoir conçu un enfant de l'homme qu'elle aime, son mari, son compagnon.

Cette situation heureuse entraîne chez la femme une "alchimie", transmise au fœtus par la mère sous forme de ce qu'on va appeler (pour ne pas entrer dans des précisions scientifiques trop élaborées) les hormones du bonheur, de la dynamique de vie, de la sérénité. Le fœtus baignera dedans, en paix, dans cette bulle hors du temps mais où déjà beaucoup de sensations le construisent et le mettent en contact avec l'extérieur, la vie de sa mère, heureuse de la relation avec son père.

S'il est déjà tiers, le père est encore loin d'être "sécateur". Bien au contraire, il fait à ce stade partie du milieu maternel. Il crée les conditions de bien être et de construction positive de son futur enfant en entourant la mère, en lui permettant une grossesse heureuse, partagée, sereine. En lui permettant de "couvrir" tranquillement leur petit. Et si l'homme ne part plus à la chasse, cette activité est remplacée par bien d'autres, tout aussi contraignantes qui permettent à la femme d'être "occupée" par son petit en toute sécurité.

Oui, la figure d'attachement principale de l'enfant sera d'abord la mère, c'est d'elle qu'il sort. Le père, s'il est présent, sera perçu par l'enfant pas uniquement par sa voix, mais par l'état dans lequel se trouve la mère, par l'état du milieu dans lequel il baigne quand ils sont ensemble. La confiance entre les futurs parents sera perçue par le fœtus et construira sa propre confiance interne.

Certains ont peut-être vécu, ou au moins vu en vidéo, un enfant naître, ramper sur le corps de sa mère, chercher son regard, lui sourire et puis, entendant la voix de son père tout proche, tourner la tête et lui sourire. Oui, il le reconnaît. Le père est devenu la première figure d'attachement secondaire, celle qui permettra toutes les autres dans l'avenir. Et secondaire ne veut pas dire de moindre importance, mais "qui procède de..."

Le père devient père parce qu'il est en lien avec la mère. En lien sécurisant.

La seconde phase de l'élaboration de l'attachement commence alors. L'enfant va vivre un certain temps une relation duelle, fusionnelle avec sa mère qui reste son milieu, sa part de lui. Cela ne veut pas dire que le père n'y a pas sa place. Cela veut dire qu'il a aussi la tâche de protéger cette relation duelle, fusionnelle, nécessaire, à l'intérieur de laquelle les premières bases fondamentales de la perception de soi, du monde et des relations se construisent pour l'enfant. Cette protection dont malheureusement peu de professionnels parlent est pourtant fondamentale pour deux raisons. En consolidant la sécurité de l'enfant dans sa base d'attachement principale, le père devient pour l'enfant quelqu'un de solide, de fiable, le plus proche de sa mère.

Ce sera lui, tout naturellement qui le premier pourra aider l'enfant à **élargir son "cercle de sécurité"** dont parle si bien le professeur américain Robert Marvin (1) et entraînant plus loin son enfant dans ce cercle de sécurité, le père lui permet de s'éloigner de sa mère en la gardant en lui, comme une mère intérieure. Cela s'appelle la sécurité interne de base.

Long travail de complicité qui commence dès la conception. Dans cette situation, le père aura déjà mis, en toute sécurité, les bases d'une autre rupture fondamentale pour l'enfant, celle qu'on appelle la rupture œdipienne. Il pourra un jour lui dire symboliquement ou réellement : "non ta mère, tu n'y as pas accès, c'est moi qui occupe cette place, tu vas devoir faire ton chemin et trouver ailleurs. "

Cet enfant, sécurisé dans un attachement confiant à ses père et mère, chacun dans son rôle parental et son identité sexuelle, pourra supporter cette frustration et "aller voir ailleurs" sans se sentir perdu ou abandonné mais avec cette force en lui d'un attachement sécurisé. Il pourra aussi supporter que sa mère en aime un autre.

Réduite donc la place du père ? Il semble au contraire qu'elle prenne une solide consistance. Et pas plus simple que celle de la mère.

Car ce tiers bien présent dans la relation duelle entre la mère et son bébé va apporter aussi la conscience de l'Autre, d'un autre qui n'est pas la mère, qui n'est pas comme sa mère, **mais qui est aussi fiable qu'elle.**

Heureuse découverte pour l'avenir ! La différenciation sexuelle a une importance profonde dans la construction psychique d'un être humain. XX, XY, cela veut dire qu'il y a un autre que sa mère, un autre que soi, un autre qui nous renvoie qui nous sommes comme nous lui renvoyons qui il est. Et un autre, cela permet une relation, base fondatrice de l'humain.

Il est bien reconnu maintenant que le nouveau-né a besoin de relation avant de nourrir. Ce besoin ne fera que s'approfondir et se diversifier en grandissant.

Qui n'a croisé un tout petit bébé porté par son père en kangourou et reposant en toute confiance ? Emouvant ! Oui. Cet enfant est en confiance hors des bras de sa mère. Il a capté que ces bras-là agrandissaient ceux de sa mère et qu'il y était aussi bien. Son aventure, son exploration du monde a commencé.

Pourtant, combien de pères disent : "mais quand il pleure ou qu'il s'est fait mal, alors, c'est sa maman qu'il veut."

C'est bien normal. Cela ne veut pas dire que le père soit moins compétent, cela veut simplement dire que le petit doit reprendre ses forces dans son bain originel, sa figure d'attachement principale.

Frustrant pour le père ? Oui, bien sûr. Mais c'est un adulte capable de supporter la frustration. L'enfant le sent aussi. Et il apprend.

L'histoire est très belle. Si tous nos enfants l'avaient vécue comme cela, ils iraient bien, en tout cas beaucoup mieux. Mais la construction de nos enfants souffrant de troubles de l'attachement a été bousculée par de gros bouleversements.

Ceux-ci peuvent parfois aussi venir du père ou de la relation entre le père et la mère.

Le père absent, hors de l'histoire de sa compagne et de l'enfant à venir. L'homme désespéré ou même furieux à l'annonce de cet enfant qu'il n'avait psychologiquement pas convié dans sa vie.

Une maman nous racontait son histoire : mariée, heureuse, elle et son mari avaient décidé d'avoir un enfant.

Mais dès qu'elle se trouve enceinte, son mari perd tous ses repères et devient violent. Une future paternité, même désirée fait aussi rejouer à un homme des scénarios enfouis. Celui-là s'y est perdu. Il a cogné sur sa femme enceinte. Violence extrême. Le couple n'a pu retrouver son unité.

Qu'a vécu le petit ? Il a vécu un "milieu maternel" insécurisant. Et même si la future maman a tout fait pour le protéger, c'est elle qui a été ressentie comme menaçante pour son fœtus. Dans cette histoire, la relation mère-enfant n'a jamais pu s'établir. L'enfant n'a jamais eu de figure d'attachement principale, il a joué son père contre sa mère tout au long de son enfance et de son adolescence. C'était sa perception du monde. A l'âge adulte, aucun lien n'existe encore entre sa mère et lui. Elle n'est pour lui qu'utilitaire. Il a des relations avec son père qui sont plus de complicité hors-la-loi (symboliquement). Il est un errant dans la vie.

C'est un exemple. Il y a aussi les enfants qui se sont sentis abandonnés et ceux qui l'ont été réellement. Il y a ceux qui ont été perturbés par d'autres événements pendant une grossesse même désirée en couple avec bonheur. Il y a les pères adoptifs.

Et tant d'autres situations...

La place du père dans la reconstruction d'un attachement sécurisé pour son enfant blessé ou déconstruit s'interroge en fonction de sa place dans la construction normale de l'attachement sécurisé d'un enfant. Mais ici, il faut des moyens de reconstruction, pas évidents à trouver. Le travail de reconstruction de la sécurité interne d'un enfant, ou simplement de sa construction un peu trop tard dans la vie, est un défi permanent, quotidien, aussi pour les pères. Dans cette situation, il est vraiment important que le projet parental du père et de la mère soit commun et cohérent. Il est fondamental qu'ils puissent dépasser l'histoire du couple amoureux, que ce couple subsiste ou pas, pour créer un vrai couple parental. Les bases théoriques de l'attachement leur sont indispensables pour préciser leurs rôles dans la reconstruction de leur enfant et que ces rôles ne se vivent pas en concurrence agressive mais en complicité et relation complémentaire, chacun reconnaissant ce que son enfant a besoin de l'autre. L'homme a à sécuriser la femme dans son rôle de mère et la femme a à sécuriser l'homme dans son rôle de père. Cela demande toujours de prendre de la distance par rapport à ses propres références enfantines, aux images de père et de mère que nous ont donné nos propres parents, analyser comment elles ont pu être confondues ou parfois même opposées dans une adversité guerrière.

Travail difficile, encore plus difficile quand un conflit existe entre le père et la mère, mais indispensable à tout enfant et où il n'y a pas honte à demander de l'aide. Là aussi le tiers peut être bienfaisant.

Un homme, jeune papa, demandait si en cas de disparition de la mère, le père pouvait devenir la figure d'attachement principale. Ma réflexion est oui, bien sûr. C'est même le plus naturel puisqu'il est déjà dans la vie, physique et psychique de son enfant et prolongement de la mère. Cependant, il ne doit pas oublier (mais au fond, comment le pourrait-il ?) que son enfant a subi une perte, un deuil et que cette perte, ce deuil, cette première rupture pas naturelle, ils vont devoir l'affronter ensemble.

Une femme, maman célibataire disait, elle, comme bien d'autres : "Je suis à la fois son père et sa mère".

C'est pourtant impossible. On ne peut être à la fois figure d'attachement principale et tiers dans la relation duelle. Bien sûr, cette maman accomplit seule les tâches qui incombent aux deux parents. Mais elle ne peut être le père, le tiers, elle peut seulement reconnaître qu'il manque et laisser la place à ce manque comme une symbolisation du père réel, absent.

C'est la situation en miroir du père qui devient figure d'attachement principale par manque de mère. On ne peut prendre les deux places. Où serait la place de l'Autre ? On peut seulement la laisser vide pour que cet Autre soit possible.

Cette place paternelle a une importance particulière pour un enfant souffrant des troubles de l'attachement, quand,

pour se protéger de la douleur d'une nouvelle blessure, il va séduire son père et agresser sa mère jusqu'à ce que les deux aient une connaissance différente de leur enfant et en viennent à s'affronter parfois jusqu'à la rupture. Si le père comprend que l'enfant se sert du Tiers, (comme ils se servira de tous les autres dans la société) pour détruire sa figure d'attachement principale et trouver ainsi ses repères originels de "monde détruit", il pourra y faire face et consolidant sa relation avec la mère (relation parentale, même si la relation amoureuse n'existe plus), il offrira à son enfant une force indestructible, contre laquelle, à force de cogner sans rien casser, l'enfant pourra se sentir en sécurité.

Oui, les pères d'enfants souffrant de troubles de l'attachement, votre place est bien réelle et indispensable dans la reconstruction de nos enfants. Votre place est indispensable dans une association comme la nôtre. Le débat ne fait que commencer. Il doit aussi se nourrir de vos expériences et réflexions;

Bernadette Nicolas  
Avril 2008

Notes prises à Paris, au colloque international de juillet 2005 à la Faculté de Médecine X.Bichat sur "L'attachement, application thérapeutiques chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte".

**Robert Marvin** (USA- Director of the Mary Ainsworth Child-Parent Attachment - University of Virginia ) est à mon sens un de ceux qui nous a apporté le plus dans ce colloque. Tant pour la compréhension de nos enfants et les moyens d'accéder à eux que pour la manière de leur apporter une réponse thérapeutique réelle. Il nous parle de la « danse parents-enfants » cette interaction née de la sensibilité des parents à leur enfant et qui leur permet de **lire les signaux que leur enfant leur donne pour pouvoir y répondre.**

Il nous parle du **cercle de sécurité** qui permet l'exploration à la périphérie du cercle .

**mère sécurisée** L'enfant explore dans le cercle de sécurité

L'enfant « dit » j'ai besoin que tu supportes mon exploration  
j'ai besoin que tu m'attendes  
j'ai besoin que tu me regardes  
j'ai besoin que tu te plaises avec moi  
j'ai besoin du tu m'aides  
j'ai besoin que tu sois heureuse avec moi.

Certains parents croient que leur enfant n'a pas besoin d'eux quand il explore. C'est faux.

j'ai besoin de toi pour m'accueillir quand je reviens  
j'ai besoin de toi pour me protéger  
j'ai besoin de toi pour me reconforter  
j'ai besoin de toi pour m'enchanter.

Les parents sensibles doivent comprendre tous ces signaux.

Les parents qui abdiquent de ce rôle auront des enfants désorganisés et désorientés.

**Pas de mère comme base de sécurité : enfant perdu sans base de sécurité**  
pas d'exploration (d'apprentissage) possible

Il existe aussi ce que Robert Marvin appelle :  
le « **cercle de la réparation** » *et là, on entend bien les nôtres :*

**La mère, base de sécurité** L'enfant dit : « ... Je ne sais pas quoi faire de ces sentiments que j'ai à l'intérieur de moi, j'ai besoin de toi pour prendre les choses en mains. Reste avec moi jusqu'à ce qu'on comprenne tous les deux ces sentiments dont je ne sais pas quoi faire. »

Les signaux de l'enfants doivent pouvoir être lus par la mère et utilisés pour découvrir et répondre au besoin de l'enfant. La connaissance du système d'attachement de la mère est donc importante pour qu'elle puisse répondre correctement à celui de son enfant.

R. Marvin nous montre une vidéo avec un enfant présenté à un groupe de « premiers donneurs de soins » (toutes des mères). L'objectif du travail thérapeutique présenté est de trouver ce qui pourrait changer chez la mère (ou le donneur de soin principal) pour sécuriser l'enfant.

Les questions posées et qui reviennent tout le temps sont :

- que fait l'enfant ?
- de quoi a-t-il besoin ?
- que ressent-il ?
- qu'est-ce que la mère ressent quand elle régit à un comportement de son enfant ?
- de quoi a-t-elle besoin ?

En quelques semaines les compétences de tous donneurs de soins (les mères) du groupe vont s'améliorer. On passe de « mon enfant ne m'aime pas » à « mon enfant pourrait me faire mal » pour arriver à :

**« mon enfant a besoin de moi d'une manière très spécifique »**

Robert. Marvin nous redit que le passé des parents (de tous les parents) occulte la lecture qu'ils ont des besoins de leur enfant.

# Votre enfant, il a besoin de vous, Madame !

## Votre fils, il a besoin de vous, Madame ! "

Le jeune homme reste impassible. Juste un éclair dans les yeux. Jubilatoire. La mère essaye de rester calme, de n'éclater ni en colère ni en sanglots. Elle ne ferait qu'aggraver son cas. Pour le psychiatre, la question est réglée. La mère manque à son enfant, c'est là le fond du problème. Aucune autre raison n'est envisageable. Ces débordements quotidiens, ces comportements asociaux, cette incohérence, cette remise en cause perpétuelle de tout projet à peine entamé, cette violence, toutes ces difficultés sont le résultat du manque de mère. Il n'y a donc aucune raison de traiter l'enfant. C'est la mère.

"Votre fils a besoin de vous !". C'est tout juste si le psychiatre ne montre pas le doigt comme un Père fouettard à l'enfant qui n'a pas été sage : "c'est ta faute si tu es punie !". La mère reste droite, sans mots, écrasée. Comment expliquer l'énormité de l'erreur à un psy qui sait tout, qui ne veut rien entendre. Elle se tait donc.

Son fils a besoin d'elle, qui le sait mieux qu'elle ? Elle a toujours été là, quand il était petit et maintenant qu'il est grand, même après des moments de violence inimaginable. Elle est en train de payer un psychiatre pour lui dire ce qu'elle sait mieux que tout le monde et devant son enfant qui comprend seulement qu'elle n'est pas à la hauteur de son devoir maternel. C'est sa faute, c'est bien fait ! Il doit donc y aller encore plus fort, encore plus loin. Mais c'est où encore plus loin, c'est comment encore plus fort ? Les chaises ont déjà été envoyées à la tête de la mère, les portes ont été cassées, les mains du fils ont déjà serré très fort (presque trop fort) le cou de sa mère. Tout a failli basculer. La mère était là, son enfant avait besoin d'elle, elle est toujours là. Elle a pris tous les coups de cet enfant qui ne comprend pas d'où lui vient cette rage et ce désarroi qu'il connaît depuis toujours, depuis tout petit. Cette rage, ce désarroi qui font partie de lui au point qu'il n' imagine même pas pouvoir exister sans.

Elle a pris tous les coups depuis qu'il est tout petit.

Cette impossibilité à organiser une journée quotidienne un peu normale parce que chaque geste de la vie va être désarticulé, déconstruit par cet enfant-là. Parce que lui donner du temps, de l'amour, c'est lui donner du matériau à détruire, comme un jeu évident pour lui. Ce qu'on lui donne, cela sert uniquement à être détruit. Mais la mère était là, elle recommence, recommence, recommence : "peut-être lui faut-il plus de temps qu'à un autre pour comprendre ?"

Chaque moment de la vie, chaque geste devient bientôt un défi. Il n'apprend rien sauf à être de plus en plus doué pour déconstruire, de plus en plus doué pour nous faire croire que "cette fois-ci il a compris quelque chose, il a acquis quelque chose", avant de tout remettre en cause et de nous vaincre tous une fois de plus par la destruction de ce que nous essayons de mettre en place pour lui. Et cela, depuis, 10, 20 parfois 30 ans et plus. De plus en plus doué aussi pour faire croire à son père et puis au psy et puis au juge que c'est la mère qui va mal. Et chaque fois que nous croyons avoir enfin tricoté quelques mailles de cette relation profonde, c'est pour découvrir qu'il y a un coup de ciseaux tout près, un fil dénoué plus loin et que tout l'ouvrage s'y détricote.

Notre enfant a besoin de nous ? Oui, nous le savons, mais comment ? Cela personne n'a jamais pu nous le dire. La phrase est trop rudimentaire, elle n'apporte rien qu'un grand stéréotype connu et dont l'enfant va se servir pour tout déconstruire.

« mon enfant a besoin de moi **d'une manière très spécifique** »

nous dit Robert Marvin (1)

C'est cela qui est juste.

Mais qui nous aide à travailler cette spécificité avec notre enfant particulier ? Certainement pas le psychiatre qui n'a d'autre mot qu'une phrase lapidaire connue de tous, sans contenu à y proposer. Derrière cette phrase, il y a souvent : " nous, nous ne pouvons rien faire, qu'il rentre chez vous, c'est votre job, débrouillez-vous". Fin de non recevoir.

Comment a-t-il besoin de nous ? De quelle mère a-t-il besoin cet enfant-là, ou plus justement "**c'est quoi être la mère de cet enfant-là ?**" La mère spécifique dont il a besoin, lui, et qui ne correspond pas à la bonne mère dont la majorité des enfants ont besoin avec une affectivité qui peut être reçue par l'enfant qui a les moyens de la recevoir et d'en faire son outil de construction de base .

Si je dis : mon enfant a besoin de moi **d'un peu plus loin**, qu'allez vous répondre ? Que je m'en débarrasse ! Et c'est cela que vous allez lui transmettre ! Pourtant il a besoin de moi d'un peu plus loin pour supporter que je l'aime en étant moins terrorisé par cet amour jusqu'à ce qu'il soit absolument sûr qu'il est indestructible et qu'il ne le détruira pas non plus. Qu'il peut compter dessus pour le protéger, et qu'il peut donc m' obéir et accepter l'éducation que je lui donne et qu'il ne peut pas me détruire parce que je suis sa base, mais qu'il n'a pas non plus la possibilité de me détruire parce que non seulement je suis solide mais que je suis protégée par le père de cet enfant et aussi, ou au moins , par toute la société dans mon rôle. Il a besoin d'une mère à bonne distance pour ne pas être pris d'angoisse, ni d'étouffement ni d'abandon. Il a besoin d'une mère à bonne distance pour en ressentir la présence sans qu'elle soit menaçante pour lui. Il a besoin d'une mère à bonne distance pour petit à petit comprendre c'est quoi une mère ; petit à petit pouvoir s'en rapprocher sans terreur ; petit à petit se l'approprier jusqu'à avoir vraiment une mère.

Comment a-t-il besoin de nous ? De quelle mère a-t-il besoin cet enfant-là ? Et surtout comment pourrait-il enfin reconnaître sa mère ? Personne ne nous le dit parce que pour cela il faudrait faire du chemin vers cet enfant-là, comprendre qui il est et de quelle mère il a besoin.

Personne ne nous tend la main dans cette recherche. "On ne touche pas à un enfant, ce serait le stigmatiser, l'accuser même. Et quoi encore ?"

Cet enfant pas touché va donc tout faire pour être quand même reconnu, **touché dans sa vérité**, parfois par la



violence contre lui ou contre d'autres, contre sa mère aussi et là, que les thérapeutes le veulent ou pas, il sera stigmatisé ! Par lui-même d'abord, par la société aussi et puis rapidement rejeté de tous.

Alors, nous les mères dont "nos enfants ont besoin", nous faisons notre chemin seules pour aller vers lui. Mon enfant a besoin de moi : oui, mais comment ?

Peut-être en le reconnaissant dans toute sa douleur et son incohérence. Cela ne veut dire ni pleurer avec lui ni l'abandonner mais peut-être se protéger de lui, et le protéger du mal qu'il pourrait nous faire. En l'éloignant de nous, en nous éloignant de lui. Comme première étape de sécurisation interne.

"Je n'accepte pas, je ne supporte pas ses comportements, dit la mère, parce que je ne suis pas lui, je suis une autre".

Ce que le petit enfant n'a pas appris dans le regard réciproque et le corps à corps avec sa mère dont il était dépossédé à l'âge où cela s'apprend, ce "tu es toi, je suis une autre" s'apprend aussi dans le : "nous ne pouvons plus habiter ensemble parce que tu as besoin de transformer ton univers en chaos, c'est l'empreinte que tu as du monde et moi, j'ai besoin d'un univers cohérent. Tu n'es pas moi, je ne suis pas toi. Je ne t'imposerai plus ma cohérence, je respecterai ton chaos. J'exige seulement de pouvoir vivre dans le monde que je construis, solide, organisé, cohérent. Tu as vraiment une mère."

La maman qui a un bébé hurlant de colère dans les bras, qui la frappe et lui tire les cheveux, si elle le dépose calmement dans son parc en lui disant : "Non, tu ne me frappes pas, même si tu es très fâché", cette mère manque-t-elle à son enfant ? L'abandonne-t-elle ? Ou simplement lui met-elle des bases solides de relations humaines possibles ? Quel pédiatre s'insurgerait en lui disant : "madame, votre enfant a besoin de vous !"? Aucun bien sûr. C'est pourtant la réaction de beaucoup d'intervenants quand il s'agit de nos enfants. Ils sont souvent beaucoup plus âgés. Dans leur corps. Mais leur cœur, leur psychisme est au niveau de ce petit bébé hurlant qui apprend à supporter une frustration dans l'éloignement provisoire d'avec sa mère qui ne lui donne pas tout, tout de suite, et qui apprend ainsi qu'il n'en meurt pas et qu'il ne peut pas faire de mal à sa mère. Les enfants souffrant de troubles de l'attachement n'ont pas pu apprendre à supporter la frustration à l'âge normal de cet apprentissage, il faudra donc des moyens spécifiques, appropriés à chacun, pour l'apprendre en toute confiance avec leur figure d'attachement principale et avec l'aide des thérapeutes qui vont plus loin que le "votre enfant a besoin de vous, madame", mais qui cherchent aussi avec les parents, "comment a-t-il besoin de vous pour reconstruire ce qui est détruit en lui "

Dit-on à une mère dont le nourrisson rejette toute alimentation : "vous devez le nourrir, Madame " ? Elle ne demande que ça. Elle ne fait que ça, mais cela ne sert à rien, l'enfant rejette tout. Il lui faut des soins spécifiques pour que son corps accepte l'alimentation et l'assimile. L'acharnement inutile de la mère à l'alimenter provoquerait une souffrance supplémentaire pour lui. Une souffrance qu'il confondrait avec sa mère et qui petit à petit l'éloignerait d'elle, le laissant dans un grand sentiment d'abandon.

C'est exactement ce qui se passe quand un psychiatre ou un autre intervenant dit à une mère, devant son enfant : "votre enfant a besoin de vous ". Il la force à une plus grande attention, à plus de marques d'affection, à plus de permissivité souvent aussi, sous le mauvais prétexte de "mieux comprendre l'enfant" alors que justement cet enfant ou ce jeune adulte n'a pas la capacité d'"assimiler" sa mère et qu'il lui faut, comme le petit qui rejette la nourriture, des soins spécifiques pour "**garder sa mère en lui**" sans que cela ne lui provoque de la souffrance, du rejet, de l'angoisse vis-à-vis d'elle, de la violence même et à la fois, un terrible sentiment de culpabilité et d'abandon.

Quand les psychiatres et tous les intervenants vont-ils, enfin, comprendre qu'on ne soigne pas, qu'on n'aide pas un de nos enfants sans avoir analysé profondément avec les parents la capacité de l'enfant à "intégrer ses parents en lui", et pas seulement cet homme et cette femme-là, mais la conception symbolique du père et de la mère, irrévocables, in-interchangeables, bases de sa confiance interne.

Ce n'est qu'à ce moment que l'enfant pourra commencer à "**satisfaire son besoin de mère**", à "**construire sa mère intérieure** " sans la rejeter et qu'il commencera à perdre ce besoin qui le dépasse de la détruire psychiquement, parfois physiquement.

Quand les thérapeutes commenceront à comprendre cela, ils ne diront plus jamais d'un ton accusateur à une mère d'un enfant souffrant de troubles de l'attachement : "votre enfant a besoin de vous, Madame", mais ils diront à l'enfant, au jeune : "Tu as besoin de ta mère, elle est là, elle a toujours été là. Tu peux lui faire confiance. Comment allons-nous faire tous ensemble pour que tu apprennes à lui faire confiance ?"

Et là, un vrai travail de reconstruction pourra commencer.

Bonne fête toutes les mamans. C'est un peu trop tard ? Bien sûr, mais dans ce monde tellement déstructuré des Troubles de l'Attachement où nous vivons quotidiennement, nous remettons cette pièce du puzzle à sa place dans ses temps et lieu. Comme toujours !

Bernadette Nicolas  
Mai 2008

Robert Marvin [http://128.121.62.12/Marvin\\_Evid\\_Tx.htm](http://128.121.62.12/Marvin_Evid_Tx.htm)

Entre anciens enfants, devenus parents, un petit tour vers nos modes d'attachement personnels nous permettra de mieux comprendre ce que nous transmettons à nos enfants. Nous n'avons eu aucune prise sur les événements traumatiques de leur vie. A partir de quoi pourrions-nous travailler cette sécurité interne qui leur manque ?

L'attachement se construit par une transmission de sécurité. Le nouveau-né n'est pas viable seul.

Les chercheurs et scientifiques s'accordent depuis longtemps à dire qu'un être humain naît "prématuré". Il n'est de toute évidence pas viable sans aide. Incapable de rechercher sa nourriture, de se déplacer, il dispose d'un cerveau en pleine élaboration qui n'a pas encore les moyens de réguler ni ses actions ni ses émotions. Il peut juste en produire les plus archaïques : les cris de faim, de douleur ou de peur ; ou le sommeil confiant et les gazouillis de contentement. Ces manifestations de survie, il les adresse à ses plus proches. Sa mère d'abord, entourée de son père dans la situation la plus favorable, peut-être aussi d'une famille élargie, de grands parents.

Il reçoit régulièrement tous les soins dont il a besoin. Petit à petit, il ne doute plus de les recevoir de cette personne la plus proche. Il se rassure et met en place les bases de sa sécurité interne, son mode d'attachement secure. Cette personne la plus proche, cette figure d'attachement principale, sa mère, et celle, fondamentale, qui la protège, son père, ces deux figures d'attachement, c'est nous, les parents. Nous n'avons pourtant pas surgi un jour, tout faits, en parents secure. Nous sommes tous d'anciens enfants qui avons plus ou moins bien construit notre sécurité interne tout petits ; plus ou moins bien remodelé cette sécurité interne, solide ou insuffisante, dans les parcours de nos vies.

En dehors des histoires personnelles de chacun, il y a une histoire qui nous est plus commune : c'est celle des bouleversements de notre époque, des ruptures de transmissions que nous avons vécues quelles que soient les qualités de nos propres parents. Ces ruptures de transmissions, nous les transmettons aussi à nos enfants malgré nous. Ce sont simplement des faits de société qui nous dépassent. Mais ils exigent de nous, parents, une plus grande connaissance de notre époque, une analyse et la recherche de moyens de sécurisation interne qui remplacent ceux disparus.

Etre parent aujourd'hui est infiniment plus complexe qu'il y a deux générations. "Infiniment plus complexe", cela met en évidence la multiplication des aspects à prendre en compte. Etre parent, il y a deux générations était certainement très difficile, au sortir de la deuxième guerre mondiale. Ce qu'il y a de différent entre eux et nous, c'est que leurs rythmes de vie, la répartition des rôles familiaux, des rôles dans la société étaient immuables depuis bien longtemps. Même si le monde était en train de basculer, ils étaient encore en "sécurité interne" dans **des souvenirs sans changements**. Le rythme de vie était bien plus lent et nombreux étaient encore ceux qui voyaient leur avenir comme un prolongement de la tradition familiale, à la ferme, à l'usine, à l'école, au bureau ou dans les professions libérales. Un "cadre de vie" était posé dès la naissance avec une place bien précise dans la société. C'est à ce moment pourtant que tout s'est accéléré, dans une progression géométrique qui en laisse plus d'un d'entre nous à bout de souffle.

Quelle est celle d'entre nous qui éduque encore ses enfants comme sa mère, qui reproduit ses gestes ? Quelle mère aujourd'hui peut s'appuyer sur l'expérience de la sienne pour donner un rythme de vie à son enfant, ce rythme de vie qui façonne les échanges, permet à l'enfant de les reconnaître, de **les attendre en construisant la permanence de l'objet** et de savoir qu'il en sera satisfait dans le futur ? Ces rythmes de vie qui, en marquant le temps, procurent une assurance, une prise sur les événements et la charpente de la sécurité interne.

Quelle est celle de nos mères qui a pu en faire autant avec la sienne ? Les temps ont changé dit-on. C'est vrai et ce n'est pas là le dommage. Le dommage est qu'ils ont changé si vite que l'on n'a pas eu le temps de se les approprier et de transmettre de nouveaux rythmes. Le temps d'y voir un peu plus clair, de nouveaux rythmes de vie sont déjà là, de plus en plus rapides. On ne prépare plus son avenir, mes ses avènements possibles. Les projets à long terme sont même souvent vus comme une incapacité d'adaptation rapide à de nouvelles situations. Et se fixer, s'attacher est perçu plus comme un handicap, une inadaptation au monde actuel, que comme une solidité. Ce n'est vraiment pas par hasard que même le monde psy a mis depuis pas mal de temps bien plus l'accent sur la séparation d'avec la mère que sur son préalable indispensable, l'attachement.

Oubliant que pour explorer, prendre des risques, aller vers son avenir, il faut d'abord être bien attaché.

Dans un monde différent de celui de nos pères et mères, nous avons donc du inventer. Comme nos parents l'avaient déjà fait. Maladroitement bien sûr. Quand un facteur de lien social, comme l'est le temps et ses rythmes, est laissé à charge des individus, à inventer par eux seuls, cette charge devient démesurée.

Des gestes quotidiens aux grandes lignes de la vie, tout change en permanence. Demandons, à nos mères comment coucher un bébé pour qu'il soit bien, en sécurité dans son sommeil. Demandons-le aussi à nos grand-mères, si elles sont encore en vie.

Sur le côté, sur le dos, sur le ventre ? Chacune répondra différemment. Avec certitude ! Depuis quelques années, les experts nous apprennent avec force messages médiatiques comment coucher au mieux un bébé, chaque fois la seule bonne méthode, jusqu'au prochain message qui reviendra peut-être sur une méthode plus ancienne mais qu'ils avaient formellement exclue quelques temps plus tôt. Nous devons donc évaluer chacun de ces messages qui ne nous viennent plus de nos parents, les admettre ou les remettre en cause. De préférence les admettre le temps qu'ils durent, si nous ne voulons pas être accusés au premier accroc, d'être des parents irresponsables.

Demandons aussi à nos mères comment elles langeaient leurs petits. Beaucoup de nos gestes sont des aberrations

pour nos mères ou grand-mères. Nous avons du nous adapter, inventer. Il n'y a plus de cohésion sociale sur le quotidien. Chaque famille invente ses propres modèles et les réadapte, en permanence. Cela tient souvent en bricolage du temps, in-extremis, ou en dernière proposition du marché pour "améliorer" notre vie, celle de nos enfants, et impossible à refuser si nous ne voulons pas être exclues du **temps présent**.

Les hommes non plus n'ont plus cette transmission de génération, ce qui amène à toutes ces questions sur la paternité. Du pater familias au nouveau père en passant par le papa-poule, le père absent, le papa-copain et bien d'autres, les inventions sont nombreuses, les essais, échecs ou réussites très différentes. Les fonctions et compétences tant physiques que psychiques se cherchent et se remodelent sans cesse. Quel homme peut encore s'appuyer sur son père ou son grand-père pour comprendre c'est quoi être père aujourd'hui ?

Mauvais donc ces changements ? Ce n'est absolument pas ce que je dis. C'est la vitesse de ces changements qui empêche leur assimilation sereine et de les transformer en force ; qui empêche aussi de choisir aussi parmi tous les possibles ceux de ces changements que nous voulons faire nôtres. C'est aussi leur réduction à la sphère privée, sans - ou avec très peu - de débat de société qui laisse les nouveaux parents "sans repères", sans continuité générationnelle et avec une bien plus grande difficulté que nos parents à transmettre cette continuité, cette place dans la succession des générations, donc dans l'humanité, à nos propres enfants.

Une réflexion sur notre époque, notre place dans celle-ci et le sens de ses coups d'accélérateurs est devenue indispensable pour être des parents sereins. Et notre monde n'est vraiment pas simple.

C'est pourtant dans ce monde si complexe que sont nés nos enfants, avec toutes leurs blessures personnelles. Avec ces troubles de l'attachement issus de leurs parcours personnels, ils débarquent dans un monde où les attaches sont suspectées, sinon niées, où les délocalisations deviennent la règle, où un concept à peine né, une marchandise à peine produite deviennent surannés et remplacés par les suivants.

Nos enfants souffrant de troubles de l'attachement qui ont si peu accès au temps et aux lieux débarquent donc dans un monde où ces concepts se disloquent. Comment pourraient-ils s'y retrouver ?

Le professeur Avi Sagi-Swartz, de l'Université de Haïfa en Israël nous disait, à Paris, en juillet 2005 (1) (je le paraphrase le mieux possible) que si des parents ne peuvent pas apporter la sécurité à leurs enfants, ils peuvent atténuer les effets de cette insécurité en cherchant du secours. Le grand film symbole de cette situation sécurisante dans un milieu absolument insécure est le film de Bellini, *la Vita es bella*.

C'est ce que nous faisons à PETALES : chercher du secours, chercher. C'est aussi ce que nous faisons en retravaillant notre propre histoire d'attachement et en analysant le monde dans lequel nous les avons mis au monde et dans lequel ils grandissent en y précisant notre place.

Une maman nous racontait dernièrement son histoire. Porteuse d'une maladie incurable, bien que sans danger de mort et sans danger pour son entourage, elle avait eu son fils et malgré les périodes très difficiles que lui avait imposé sa maladie pendant toute la croissance de son enfant, celui-ci maintenant adulte allait très bien et n'avait jamais vraiment souffert de la maladie de sa mère. Bien sûr elle avait beaucoup lutté nous disait-elle, mais, elle ajoutait comme en confidence : "mon mari m'a toujours soutenue, même aux pires moments, nous avons toujours été bien ensemble". Merveilleux ! La sécurité de la maman a apporté celle de l'enfant ! Pour le bonheur de tous. Qui demande encore c'est quoi le premier rôle du père ?

Je pense aussi à une famille très proche qui, fuyant un pays en guerre et une mort certaine, avait trouvé refuge il y a dix ans déjà, dans notre terre d'accueil et a reçu dernièrement l'ordre de quitter le territoire. Dix ans qu'ils vivent dans l'insécurité totale avec 5 enfants entre 3 et 18 ans. Je pense à eux parce que malgré les horreurs qu'ils ont vécues avec leurs trois aînés avant d'arriver ici, malgré l'insécurité qu'ils vivent au quotidien depuis leur arrivée, leurs enfants vont bien. Depuis toujours ils vivent avec leurs parents, fatigués certes, mais en parfaite sécurité interne, même si leur avenir est plus qu'incertain. Depuis toujours ces parents cherchent des solutions, cherchent du secours et protègent ainsi leurs enfants, même s'ils n'ont pas de pouvoir sur les décisions d'un Etat.

Quand nous n'avons plus de pouvoir sur rien d'autre, c'est comme cela que nous pouvons réagir. En nous consolidant nous-mêmes et en continuant à chercher des solutions.

Ce soir, allant au Théâtre de Poche voir la pièce "Carte d'identité" du comédien rwandais Diogène, je me disais que j'étais en plein dans le sujet. Ce jeune comédien, auteur de cette pièce autobiographique, nous racontait son histoire d'enfant, la replaçant dans celle du Rwanda, dans la vision qu'il en avait eu enfant, comme dans celle qu'en avait eu son père. De là, sortait son unité intérieure, sa sécurité interne, son identité. Long travail que nous avons nous aussi à faire pour que nos enfants, un jour puissent le faire à leur tour.

Oui, nous étions de bons bateaux. Suffisamment solides pour la jolie croisière de la vie que nous avions projetée. Mais c'est la tempête qu'il nous faut traverser. Il va falloir consolider notre propre sécurité interne pour affronter cette très longue tempête. C'est certainement notre première tâche pour devenir - autant qu'il est possible - pour chacun de nos enfants particuliers, des parents sereins

Bernadette Nicolas  
Juin 2008

# Que disent-ils vraiment ?

## quand ils nous parlent

Comment apprend-on à parler ? En imitant. Les sons, les émotions, se perçoivent et se copient avant d'en comprendre strictement le sens et de le reproduire.

Comment apprend-on à parler de soi ? Le plus simplement, en imitant aussi bien sûr.

Or, si tout enfant apprend à parler en formant avec la bouche les mêmes mimiques que celles formées par la bouche de sa mère, en reproduisant les mêmes sons que celle-ci sans presque percevoir au début qu'il peut les produire aussi, perdu qu'il est dans le regard, la fusion avec sa mère, petit à petit, il les percevra pour lui-même, il les "sentira" vibrer en lui et prononcera des mots, des phrases différentes, bien à lui.

C'est ça apprendre à parler. Mais parler, ce n'est pas uniquement prononcer des mots, des phrases, c'est aussi leur donner un contenu reconnaissable par qui les entend. Parler sert à dire, à donner un sens aux sons et puis à **se** dire, à exprimer qui on est, à recevoir qui est l'autre, quand on possède un langage commun.

Pour nos enfants souffrant de troubles de l'attachement, le premier arrêt se trouve souvent dès cette première marche. Ils "parlent" souvent très bien. Ils ont les sons, les mots, les phrases, mais pour eux, souvent "**parler n'est pas dire**". En tout cas pas comme nous l'entendons communément.

Pour nos enfants, parler n'a pas grand chose à voir avec le contenu des mots, parler à une toute autre intention. Le son, l'émotion, la réponse à notre attente ou son refus, le lieu et le moment où cela se passe, l'environnement de personnes différentes au moment des mots, tout cela peuvent donner **des intentions à la parole qui n'ont rien à voir avec le contenu des mots.**

Ils peuvent par exemple être très gentils pour essayer d'entrer en relation avec nous en prononçant des paroles incongrues ou même agressives qui démentent cet essai. Et nous tombons dans le panneau.

Nous écoutons le sens des mots, qui n'était pour l'enfant qu'un support décoratif des sons qu'il émettait, ces sons qui essayaient d'entrer en relation paisible avec nous. C'est un exemple parmi des milliers.

Notre rationalité s'émousse : " Mais enfin qu'est-ce que tu dis !", " Ca n'a pas de sens", ou "ce n'est pas vrai", ou "on avait pourtant décidé que..."

L'enfant est sur un autre plan que nous, irrationnel, ou plutôt sa raison donne la première place à tout autre chose que nous, aux sons qu'il émet, au regard qu'il nous donne ou qu'il nous refuse, au moment où cela se passe, au lieu où il se trouve, **mais pas** au contenu des mots.

Pour lui, c'est nous qui refusons la relation qu'il nous offre, c'est nous qui y mettons un obstacle stupide, c'est nous qui l'agressons. Nos objectifs respectifs ne font pas le point au même endroit de la scène, ils ne laissent pas les mêmes choses dans le flou de l'image et nous n'entrons pas en relation confiante mais en hostilité défiante. L'enfant est déçu puis furieux. Le parent, désespéré : "mais qu'est-ce qui lui prend encore ? Il est pourtant intelligent ! Il le fait exprès ! C'est juste pour m'agresser."

Non, **l'enfant** (ou l'adolescent ou même l'adulte) **n'en est qu'aux prémisses de la parole.** Il émettait des sons dont la musique avait un sens à ce moment et dans ce lieu, mais le sens des mots exprimés n'avaient pas d'importance du tout, ou de l'importance ailleurs, d'une autre façon, pour autre chose, en tout cas pas comme nous pouvons les comprendre. Les mots exprimés pouvaient être des phrases routinières, déjà entendues, qui se plaçaient simplement bien là comme la pièce d'un puzzle qui aurait la bonne forme mais viendrait d'un autre jeu.

**Nous sommes dans le discours.** Nous entendons des mots et nous nous focalisons sur leur sens.

**La rencontre a échoué.** L'échec a renforcé le mur d'incommunication et pourtant, nous avons fait de notre mieux, en bons parents qui essayent de comprendre et de mettre les limites nécessaires.

Comprendre qu'il peut y avoir un monde entre le sens des paroles d'une personne souffrant de troubles de l'attachement et le sens des phrases qu'elles prononce, c'est à la fois peu de choses et beaucoup.

Cela défie notre raisonnement tant qu'on ne l'a pas expérimenté et "vu" des centaines de fois.

Pour l'enfant (et je répète ou l'adolescent ou même l'adulte dans cette difficulté) ce qu'il dit n'est en rien un mensonge, parce qu'il n'a pas encore accès au pouvoir du sens exact de la parole sur les faits. Il fait simplement le point sur un autre endroit que celui de la compréhension commune ordinaire.

Le grand défi c'est de reconnaître quand cela arrive et apprendre à répondre sur le même plan, pour être en relation avec lui. Et là, la complexité nous prend souvent de vitesse. Ca rate plus souvent que ça ne réussit.

Mais en s'exerçant, à deux, en couple, après les dérapages qui ont mal tourné ou avec l'aide d'un professionnel, on s'étonnera de découvrir comment apaiser ou éviter ces chocs d'incompréhension, comment petit à petit les contenir et entrer dans cette relation particulière avec l'enfant en le sécurisant. C'est la base d'un mode d'attachement secure.



L'essentiel est d'entrer dans le mode de communication de l'enfant, dans toute sa complexité et d'y répondre le plus justement possible. Bien sûr, au début notre raison s'y refusera. Ça a trop l'air de n'avoir aucun sens.

Pourtant, nous posons-nous cette question de sens devant les babils d'un tout petit ? Non, nous babillons avec lui. C'est vrai qu'il est beaucoup plus difficile de s'adapter aux formes de babil d'un enfant plus grand, d'un adolescent ou d'un adulte. Déjà en privé on s'interroge sur soi-même, en public cela semble encore plus infranchissable. Pourtant, **c'est là où il est resté coincé que nous pourrons lui tendre la main**, le rassurer et - peut-être - petit à petit l'aider à avancer. Parfois une petite dose d'humour rend les choses plus légères. Parce que malgré cela, il est intelligent et l'humour rend complice, donc permet de traverser plus aisément ces incohérences qu'il perçoit aussi, même si elles le dépassent.

On pourrait dire que pour nos enfants, souvent la parole résonne plus qu'elle ne raisonne. Elle a souvent le sens des balbutiements des tout-petits qui donnent une couleur sonore à leurs sensations sans encore capter le sens des mots, ce sens qui se distinguera petit à petit de l'ensemble sonore jusqu'à devenir un langage raisonné. Mais il faut du temps, beaucoup de temps. Et pour nos enfants ce temps est encore bien plus long que pour les autres. Il prend parfois des dizaines d'années, surtout dans certains domaines quand il s'agit d'émotions, d'intimité, quand ils parlent d'eux. Ça ne les empêche pourtant pas d'avoir alternativement un langage sensé précis, dont parfois ils possèdent vraiment le sens mais qui parfois n'est qu'une adaptation à l'environnement. Là non plus il n'est pas simple de faire le tri. A nous de nous débrouiller pour percevoir de quel langage il s'agit de celui qui raisonne ou celui qui résonne. L'erreur est toujours à portée de réponse, à portée de voix. Nous ne pouvons pas nous en vouloir de nous tromper, ni nous décourager. Cela fait partie du chemin normal. Il nous faut simplement continuer à affiner notre perception de "ce qu'il a voulu dire" à ce moment-là.

Les sons, la musicalité des mots s'apprennent en regardant celui qui les prononce, d'abord dans le mimétisme maman-bébé. Le contenu des émotions s'y perçoit aussi : la joie, la peur, la question, la réponse, la douceur, la violence et tant d'autres situations. Petit à petit, de ce mimétisme, émerge le contenu des mots prononcés et le langage survient comme une victoire chez l'enfant.

Chacun de nous a en lui le souvenir de l'émerveillement d'un enfant qui fait ses premiers pas, l'enthousiasme de celui-ci quand le premier mot apporte sa première réponse : "papa", et le papa s'approche; "à boire" et la maman remplit un verre d'eau, le porte aux lèvres du petit. Les mots ont donc un sens. Ils donnent du pouvoir sur les événements. Utiliser les mots et leur sens c'est se donner du pouvoir sur son environnement. L'identité se construit, le petit pose des actes en prévoyant leurs conséquences. Il dit des mots qui sont compris par d'autres et auxquels ceux-ci peuvent répondre en parfaite connaissance de la demande exprimée. Quelle découverte de vie !

Cette découverte merveilleuse, les personnes souffrant de troubles de l'attachement ne l'ont pas faite dans de bonnes conditions, ou ne l'ont même pas faite du tout. Il y a eu des accrocs dans le parcours et le lien entre les mots prononcés et leurs conséquences ne s'est pas réalisé au moment de leur vie où il se serait correctement imprimé en eux. (\*) Que s'est-il passé à ce moment pour l'enfant qui n'a pas pu apprendre les conséquences de ses actes, les conséquences de ses mots ?

"Je serai de retour à 6 h", ne voudra pas nécessairement dire pour un adolescent qu'il sera de retour à 6 h mais qu'il vous renvoie une parole qui vous convient, qui vous plait. Une parole qui n'aura cependant aucun pouvoir sur les faits réels et n'existera même plus dès que vous aurez disparu de son regard. Il vous a fait plaisir, sur le moment, en vous donnant les sons que vous vouliez entendre et quand, rentrant deux jours plus tard, il vous trouvera sur les nerfs, rongés d'angoisse, prêts à appeler la police et Child focus, il ne comprendra pas. Vous serez pour lui les incohérents, les agresseurs, ceux dont il lui faut se protéger et se méfier parce qu'ils sont toujours sur son dos, prêts à lui empoisonner la vie.

Il n'y avait pas de lien entre la phrase prononcée et le contenu des mots. Il ne vous a pas menti. Il vous a gentiment dit au revoir avec les mots que souhaitiez entendre : "je serai de retour à 6 h" et dès qu'il était sorti, il était ailleurs, dans une autre réalité, sur une autre planète avec d'autres gens, sans aucun lien avec le moment précédent. Non, il ne peut pas comprendre notre angoisse ni notre fureur, il n'a pas les outils pour cela. Le langage ne s'inscrit pas de la même façon chez quelqu'un qui souffre de troubles de l'attachement que chez quelqu'un qui a un mode d'attachement relativement secure.

Ceci n'était qu'un tout premier pas dans le langage de celui qui porte des troubles de l'attachement.

Faire le tour de la question serait bien trop long en un seul éditorial.

Nous poursuivrons donc dans les prochains en abordant au moins deux thèmes :

"le sens premier des mots et la symbolique des mots dans les troubles de l'attachement"

"parler de soi, se dire et comment"

Bernadette Nicolas



(\*) voir "**JOURNAL D'UN BEBE**" de Daniel STERN (O. Jacob 2004)

pp. 143-148 le monde des mots

# Qu'entendent-ils vraiment quand nous leur parlons ?

Dans notre recherche pour comprendre la signification du langage des personnes souffrant de troubles de l'attachement, les connaissances théoriques de l'attachement et de la construction psychique d'un enfant rencontrant toutes les observations quotidiennes et les questions que nous posent les paroles de nos enfants sont très éclairantes.

Pour eux, la parole se réduit encore souvent à un moyen sensoriel comme un autre. Souvent, même adultes, ils n'en sont qu'à la découverte du sens premier des mots dans le passage du monde des sens au monde des signes, le passage de la sensation brute à son symbole, le langage. (\*) Tout cela est déjà très complexe pour eux. Et comme beaucoup d'entre eux ne peuvent suivre qu'un « objet » à la fois, qu'une idée à la fois, la perception à la fois d'un objet, une sensation, une réalité concrète et son signe, le mot, est une aventure très compliquée. Quand nous nous souvenons que le langage humain est bourré d'expressions symboliques, qui ne correspondent plus à la réalité stricte des mots, nous comprenons que la confusion pour des enfants souffrant de troubles de l'attachement devient indescriptible.

« Nous irons chez Mamy dans quinze jours », ne voudra pas nécessairement dire pour celui qui présente des troubles de l'attachement que nous irons dans deux semaines – ça c'est 14 jours - mais dans deux semaines plus un jour. Et si 15 jours plus tard, cela tombe un lundi (et non le dimanche qui nous semble évident), nous nous étonnerons d'apprendre qu'il a prévenu son institutrice qu'il ne viendra pas ce lundi-là parce qu'il ira chez sa grand-mère.

Pour eux, nous leur mentons en permanence. C'est ainsi qu'ils nous perçoivent parce qu'ils peuvent difficilement décoder les expressions symboliques qui fourmillent dans le langage courant.

Je pense à cette petite fille, venue de Haïti et dont le frère adoptif, rentrant de l'école s'écrie : « Je meurs de faim ». La petite s'est mise à hurler de peur. Cette petite phrase, banale pour nous, qui signifie simplement qu'on est en appétit et qu'on sera heureux de s'asseoir devant une assiette bien garnie, avait pour elle une réalité terrifiante, de menace de mort réelle. Elle ne pouvait pas deviner que nous utilisons habituellement ces mots terrifiants pour parler d'une perspective agréable, le prochain repas assuré. Comment aurait-elle pu le comprendre ?

Dans cet exemple, l'enfant avait vécu le sens premier des mots. Elle avait vraiment vu des gens mourir de faim. Elle ne pouvait pas envisager un sens symbolique sans danger à cette phrase.

Les enfants souffrant de troubles de l'attachement n'ont souvent pas besoin d'avoir vécu le sens premier des mots pour ne pas avoir accès au symbolique. Leur développement s'est tout simplement arrêté pour beaucoup à l'entrée de cette phase symbolique. Et le « tu n'as même pas 14 ans » qu'un parent dira au jeune adolescent qui rentre à minuit d'on ne sait où sans prévenir, ne signifiera pas pour lui qu'il est beaucoup trop jeune mais que dès le jour de ses 14 ans, il aura le droit de le faire. Quand à 14 ans et un jour, vous lui direz à son retour, pour mettre les choses bien au point : « Je t'avais dit que tu es trop jeune pour sortir le soir sans permission et sans dire où tu vas », il vous répondra furieux : « Tu m'avais dit « tu n'as même pas 14 ans ». Maintenant je les ai. Qu'est-ce qu'il te faut encore ? ».

Dans son langage, dans sa compréhension des signes et des mots, nous sommes bien les agresseurs qui changent tout le temps d'avis, sur qui donc il ne peut pas compter pour adapter son comportement. Rapidement, il considérera que c'est nous qui avons des troubles du comportement et il s'accommodera le mieux qu'il peut des « troubles de comportement » de ses parents.

Il est resté bloqué à l'âge, très jeune, d'accès au symbolique, entre 18 mois et deux ans souvent. Que s'est-il passé à cet âge ? Ou que s'est-il passé avant, qui a empêché la construction des bases préalables à cette acquisition de la part symbolique des mots, des phrases ?

Un adolescent de 16 ans disait, sans rire, à ses parents qui se demandaient vers quelle école ils pourraient encore le diriger : « Mais enfin, où est le problème ? Je **sors** des meilleures écoles de la ville ! » Il était sorti de nombreuses écoles en effet. Il avait été renvoyé partout pour son comportement. Il avait entendu cette phrase, que ses parents n'utilisaient pourtant pas : « sortir des meilleures écoles » et pour lui sortir c'était bien sortir et rien d'autre. Ce n'était en rien avoir obtenu un certificat ou un diplôme quelconque. La symbolique de la phrase lui échappait totalement. Il en avait seulement retenu la conclusion : sortir des meilleures écoles, cela ouvre beaucoup de portes.

Voilà : où était donc le problème ? Ses parents exagéraient. Comme toujours.

Dans cet exemple aussi, la répétition d'une phrase sensée, entendue ailleurs, ne s'accordait pas à son sens véritable. Il s'agissait d'un adolescent intelligent. Cela arrive très souvent dans les troubles de l'attachement. C'est ce qui rend leur compréhension si difficile et si perturbante pour nous.

Dans la même perception des mots « **je cherche** » ne veut pas dire « **je trouve** » et « tu dois chercher du travail » ne veut pas dire « tu dois en trouver un ». Ne vous étonnez donc pas que les jeunes adultes en **stage d'attente** ne cherchent pas de travail (et encore moins en trouvent). Ils sont en **stage d'attente**, donc ils attendent.

Cela semble idiot ? Eh bien non. C'est vraiment cela qu'il faut comprendre. C'est idiot pour nous mais pas pour eux. Pourtant, ils ne sont pas du tout idiots. Ils attrapent les mots comme de tout petits enfants qui les découvrent. Ils jouent avec dans tous les sens mais le langage n'a pas le même sens pour eux que pour nous. Et avec un gros effort pour nous être agréables, ils peuvent nous « **prévenir** » 15 jours plus tard qu'ils ne sont pas rentrés.

L'accès au temps souvent ne s'est pas fait non plus. Le passé, le présent, le futur se confondent. Tout s'embrouille dans leur tête et nous qui voulons établir des normes cohérentes, nous les torturons.

Quand ils étaient plus petits, nous les sortions du lit, nous les prenions par la main pour aller à l'école, nous leur donnions leurs repas, le bain aux heures précises. Parfois nous avons cru qu'ils commençaient à intégrer le temps et ses rythmes de vie. Mais dès que nous leur avons lâché la main, à l'âge normal, tout s'est déstructuré. Les psy nous ont dit : c'est l'adolescence. Nous nous sommes parfois forcés à y croire. C'était pourtant simplement qu'ils n'avaient rien intégré du temps et de ses rythmes de vie, du passé, du présent et de l'avenir et dès qu'ils ont été trop grands pour qu'on leur tienne fermement la main, il ont été rendus à cette confusion, normale pour un tout petit, qu'ils n'avaient jamais quittée.

L'avenir se trouve confondu au présent. Les mots sont seulement des mots qui ne recouvrent pas nécessairement une réalité. Et quand vous accédez à sa demande d'aller le week-end suivant voir un film qu'il souhaite voir, le jour arrivé, il vous regarde étonné et inquiet : « C'est quoi cette idée d'aller au cinéma absolument aujourd'hui ? » Et il vous rejette violemment vous et « vos exigences » alors que vous accédez simplement à son désir.

Accomplir dans un présent, maintenant, ce qui a été projeté dans un autre temps, passé, est pour lui terrifiant. Cette définition du passé « j'avais décidé que... », du présent « j'accomplis maintenant ce que j'avais décidé », cette continuité dans le temps qu'il ne comprend pas et qu'il sent menaçante va l'amener souvent à un geste violent. Claquer la porte et disparaître pour un adolescent, jeter des objets par terre pour un plus petit. Vous l'agressez, vous le terrorisez en reliant le passé au présent, la décision passée à sa réalisation présente et il s'en défend.

Comme c'est difficile à comprendre si on ne vit pas quotidiennement avec un de ces enfants. Comme c'est difficile aussi de trouver comment entrer en relation réelle avec eux. C'est là que des thérapeutes bien formés et compréhensifs devraient nous tendre la main, pour nous aider à entrer dans cette relation qui semble impossible et trouver les mots, les gestes pour structurer ce psychisme disloqué.

Pour nos enfants **la réalité se déplace** dans les faits et aussi dans les mots. Ce tout nouveau pull que vous ne lui avez pas acheté, il se défend de l'avoir volé. Vous voulez le reprendre pour le rendre au magasin. Il s'insurge, hurle, devient violent. Il ne l'a pas volé, il est à lui. Comment peut-il être à lui ? Vous vous étonnez. Il vous jure l'avoir acheté. D'ailleurs il a le ticket. C'est impossible, c'est un pull de marque, trop cher pour sa tirelire. Eh bien non, il n'a pas volé le pull, il l'a bien acheté. C'est l'argent pour l'acheter qu'il a volé (probablement à vous d'ailleurs) et quand vous reprenez le pull, c'est vous à ses yeux qui devenez aussi un voleur.

Je vois bien des pères, des mères et combien d'intervenants dire : mais enfin ça n'a pas de sens.

Avec ces quelques propositions, regardez bien vos enfants. Bientôt, vous ajouterez vous-mêmes les exemples. Ca n'a pas de sens **pour nous** et nous n'avons pas non plus de sens **pour eux**.

Pour eux, la réalité se déplace et souvent aussi le centre de la phrase, ce qui la détermine devient secondaire par rapport à un complément. Il n'y a pas pour eux de hiérarchie dans les mots d'une phrase. La hiérarchie des personnes ou des objets n'existe pour eux pas davantage. On rappelle assez souvent que les enfants souffrant de troubles de l'attachement suivent facilement des inconnus ou leur manifestent autant d'émotions positives qu'à leur mère, sans distinction. Il en va de même du langage.

Un exemple : un enfant arrive déjeuner (\*) le matin au moment où sa mère met sur sa planche à tartine une tranche de pain qu'elle vient de griller. Elle la reprend, la lui tend « tiens, puisque tu es prêt, prend là, elle est toute chaude ». Il la remercie en souriant et puis, un moment d'arrêt, la fureur le prend : « si tu me la donnes c'est parce qu'elle refroidit. » Il la lance à travers la cuisine fait le tour de la table jusqu'à la tranche de pain, marche dessus et quitte la place.

Interloquée par ce geste qu'elle ne comprend pas, la mère raconte l'incident devant l'enfant à la rencontre suivante avec le psy. Elle dit : « il tourne autour de la table et marche de tout son poids sur la tranche de pain avant de partir ». L'enfant s'insurge violemment : « elle ment, je n'ai jamais fait cela ! ».

Un moment de discussion entre le psy, la mère et l'enfant qui n'en démord pas : sa mère ment. Au bout d'un temps assez long, il finit par expliquer au psy qu'il n'a jamais marché dessus « de tout son poids ». Evidemment, le psy comme la mère croyaient qu'il n'ait avoir jeté la tartine et marché dessus.

Le « mensonge » de la mère tenait à une interprétation différente de la force du geste, pas de sa réalité.

Pour eux aussi souvent **dire, c'est faire**. On en revient au symbole. Le fait et sa représentation par les mots sont confondus. Et quand ils vous assurent avec force que leurs devoirs sont faits devant un cartable même pas ouvert ou qu'ils ont rangé leur chambre à fond au milieu de cette même chambre dans un fourbi indescriptible, ils y croient. Les affronter sur le réel devient pour eux une agression de plus.

Un « nous allons vérifier tes devoirs ensemble » a un peu plus de chance de nous faire entrer dans la relation, qui permettra peut-être un jour de lier les mots à la réalité qu'ils représentent.

C'est une réflexion, un début de réflexion, empirique je l'accorde. Empirique mais avec une base réelle de faits régulièrement observés ou rapportés par des parents. C'est un second pas d'entrée dans le langage de nos enfants. Comprendre que leur langage « intelligent » et qui semble bien structuré correspond à leurs ruptures, à tout ce qu'ils n'ont pas intégré d'essentiel à la vie et aux relations et porte donc un sens radicalement différent du langage courant est un pas important.

Si on ajoute - un aspect qui n'a pas été abordé ici - qu'ils disent souvent ce que leur interlocuteur s'apprête à entendre, parce qu'ils « sentent » leurs interlocuteur bien plus que d'autres, on comprendra que les professionnels de l'enfance qui reçoivent la « parole de l'enfant » comme **La** vérité se trompent régulièrement, au moins autant que nous, et initient souvent eux-mêmes les enfants à donner une image incohérente ou maltraitante de leurs parents.

Il faut retourner à la découverte et à la structure du langage, quand il se construit chez le tout petit enfant, retourner aux bases qui permettent l'élaboration de ce langage, l'attachement et tous ses corollaires : le temps, l'espace, le réel, les symboles, le moi et l'autre et bien d'autres concepts de base. C'est là que nous reconnaissons nos enfants, même très grands. C'est là que nous commençons tout doucement à les comprendre dans toute leur complexité. Et c'est aussi là qu'un geste thérapeutique devrait se poser. C'est par ce chemin que nous pourrions par une relation mieux accordée, favoriser leur sécurité interne. Et plus tôt nous le comprendrons dans la toute petite enfance des enfants qui ont vécu une rupture ou des bouleversements, plus de chance ceux-ci auront de trouver leur sécurité interne et leur place dans le langage et la relation.

Bernadette Nicolas  
Septembre 2008

(\*) Petit rappel : en Belgique, on « déjeune » le matin .

# Leur parler de nous,

*pour qu'ils puissent un jour parler d'eux*

Dans les deux bulletins précédents, nous avons essayé de mieux comprendre ce que nos enfants exprimaient quand ils nous parlaient et puis d'expliquer ce qu'ils entendaient quand nous leur parlions. Le rapport au langage d'enfants souffrant de troubles de l'attachement est très particulier. Les confusions sont permanentes dans la relation que nous essayons d'avoir avec eux et bien souvent, ils nous ressentent comme des agresseurs parce que leur mode de langage, utilisant pourtant les mêmes mots que nous, a un sens tout à fait différent.

Il y a une sorte de parole toute particulière entre parents et enfants. C'est quand le parent parle de lui-même à son enfant. Quand il se raconte, quand il se dit. Il donne une part de lui, un éclairage sur cette figure d'attachement qui devrait être fondamentale pour son enfant et qui pour les nôtres ne l'est pas.

Dernièrement dans une discussion entre parents, certains disaient à juste titre : « nos enfants souffrant de troubles de l'attachement ne savent pas entrer dans les émotions des autres. Ils ne peuvent donc pas entrer dans nos émotions, présentes ou passées. A quoi sert-il alors de leur parler de nous ? »

Parler de nous, nous exprimer face à eux, est fondamental pour leur sécurité interne. C'est un des outils nécessaires à sa construction.

Un enfant qui a une base d'attachement secure est un enfant qui se sent en sécurité avec ses parents. Or, nos enfants blessés par la vie ont construit des tas de barrière de protection, derrière lesquelles ils imaginent des dangers qui n'existent plus. Comment pourraient-ils se sentir en sécurité avec des parents dont ils savent très peu, des parents qui ne se racontent pas, ou si peu ; des parents qui par habitude, par culture familiale ou pour ne pas raviver des blessures parlent très peu d'eux-mêmes à leurs enfants ? Les fantômes s'installent d'autant mieux chez les enfants qui ont une base d'attachement insecure : les nôtres.

Dans beaucoup de domaines, nous ne pouvons rien faire face aux troubles de l'attachement. Dans certains domaines, il vaut mieux lâcher prise que de vivre un affrontement permanent qui ne fera que renforcer la situation et les difficultés, comme c'est le cas pour les troubles du comportement. Il nous faut donc chercher les domaines où nous avons un certain pouvoir d'action, où nous pouvons diminuer les risques que ces troubles se durcissent.

Parler de soi, c'est se donner à voir, enlever les mystères, les fantasmes, les fantômes, les peurs. Parler de soi, c'est en quelque sorte, exorciser l'insécurité de nos enfants dans les troubles de l'attachement.

« La fonction première du thérapeute est d'aider à la sécurisation de l'enfant par rapport à ses parents ». dit Jude Cassidy (\*) **La sécurisation de l'enfant par rapport à ses parents**, c'est la base d'un attachement secure qui permettra des comportements sociaux, une scolarisation, des relations. C'est bien la base d'une sécurité interne, d'une confiance profonde, sans faille dans les parents.

Pour nos enfants déstructurés, cette confiance a disparu, ou ne s'est jamais construite et cela, même s'ils nous aiment. Cela n'a rien à voir. Parfois ils nous détestent, ils expriment donc mieux leur défiance, certains nous aiment sans avoir une confiance profonde en nous, et si la situation apporte alors quelques douceurs, ce n'est que pour nous faire retomber plus lourdement dans les conséquences du manque de confiance profonde. Nous ramener brutalement la réalité des troubles de l'attachement.

Notre recherche sera donc d'éliminer le plus d'obstacles possible à cette confiance, à cette sécurité en nous montrant tels que nous sommes, sans mystère, donc sans menace.

Pour certains parents, cela ira de soi. « Quand j'étais petite ... », dit la maman, racontant l'histoire avant de dormir dans la chambre des enfants. Et du lit cage sort une petite voix, encore malhabile : « Tu étais petite, toi maman ? » Merveilleux son qui répond, qui comprend, qui découvre. Quelle découverte pour l'enfant. Sa mère semblait immuable. Elle a été petite, comme lui. Alors, il deviendra grand, comme elle ? Les choses s'installent sans danger et le sujet revient naturellement dans la conversation à d'autres moments qui le ravivent.

Pour certains parents, c'est beaucoup plus difficile. Le passé affronté reste encore mal digéré. Comment parler de soi sans communiquer des souffrances dont on voudrait protéger nos enfants ? Et encore plus ceux-là qui souffrent de troubles de l'attachement ? C'est tout un apprentissage. Parfois une aide est nécessaire pour évacuer ses propres fantômes, se raconter à soi-même sa propre histoire et l'offrir sereinement à ses enfants, en toute sécurité. Pourtant, là-dessus, nous avons une prise, une prise sécurisante pour eux. Les silences et les non-dits sont bien plus porteurs d'angoisse et donc d'insécurité.

Certains ne parlent pas d'eux parce qu'ils n'en ont simplement pas pris l'habitude. Les mots ne leur arrivent pas pour se raconter. « Qu'est-ce que j'ai à dire de moi ? Il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans ma vie, tout était normal. » Quand on parle de vie pas extraordinaire, tout à fait normale, on veut souvent dire, une vie sans grands bouleversements, sans grande souffrance. Eh tant mieux, cela existe. Ce n'est pas pour cela qu'il n'y a rien à raconter. Ce ne sont pas les émotions fortes qu'il faut transmettre à nos enfants pour les sécuriser, simplement les faits, la réalité de notre vie. Le décor, les grands-parents, les oncles et tantes, l'école d'avant, et leur assurer que les dinosaures avaient déjà disparus quand nous étions petits. Nous placer dans une histoire, la nôtre tout simplement, avec nos découvertes d'enfants ou d'adolescents, suivant leur âge à eux.

Ce ne sont pas nos émotions mais les situations que nous avons vécues dont ils ont besoin, des situations possibles donc et rassurantes puisque nous les avons traversées et que nous sommes devenus leurs parents.

Nous pouvons leur offrir cela sans y apporter de conclusion. En tout cas pas encore. Les conclusions feront leur chemin en eux à leur rythme, sans les effrayer en apprenant petit à petit qui nous sommes, en faisant petit à petit le



tour de leurs parents. Ils se sentiront de plus en plus en sécurité avec nous et apprendront doucement à nous faire confiance.

Parfois, sans doute, un souvenir s'entrechoquera avec la situation présente et un rire commun surviendra. Quelques petites secondes d'émotion partagée. Dégustées rapidement pour ne pas effrayer et passer vite à autre chose. Un instant d'ouverture. Rien n'est gagné. Non, c'est juste une ouverture possible qui pourra en appeler d'autres aussi brèves, plus tard, vers une autre étape bien longue à aborder, le partage des émotions, peut-être dans bien, bien longtemps. On n'est pas près d'y arriver, on prend juste le bon chemin. Un chemin qui se défriche avec patience, lentement, en recommençant chaque fois. C'est important à savoir.

Jude Cassidy nous dit aussi : « Le passé n'est pas un déterminant tyrannique de notre présent relationnel. Mais le passé n'est pas mort. Il ne peut disparaître. Il survient et influence notre mode relationnel. Si on n'y a pas « fait le ménage » il peut se mélanger au présent et créer confusion et incohérence. Pour que ce passé ne nous dévore pas, il faut en tenir compte et le remettre à sa place. Si on tient compte de la douleur du passé, dit-elle encore, on ne le reproduit pas. »

« Faire le ménage dans son passé » devient pour les parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement une nécessité absolue pour sécuriser leur enfant. Même si on s'en passait bien avant eux. Même si c'est difficile. De toute façon, qu'y a-t-il de plus difficile que d'élever un enfant souffrant de troubles de l'attachement. ? Je n'apprends rien à tous les parents concernés. Nous l'affrontons cependant tous les jours. Nous sommes donc capables aussi d'affronter chacun notre passé et notre propre mode d'attachement.

Sans cela, ressentant nos peurs, nos enfants souffrant de troubles de l'attachement se diront inconsciemment :

« J'ai besoin de vous, mais vous êtes tellement effrayés, et donc effrayants, que je ne sais plus quoi faire », comme le disait bien Avi Sagi-Schwartz de l'Université de Haïfa dans son intervention à Paris au même colloque de juillet 2005.

Nos peurs nous traversent, même si nous les avons oubliées, et viennent élever des murailles entre nos enfants et la sécurité interne que nous voudrions leur construire. Faire le ménage dans notre passé, comprendre notre mode d'attachement, c'est comme enlever les broussailles qui barrent la route à cette sécurité interne. Nous raconter notre histoire et la leur donner, c'est aussi les rassurer.

Parler de nous, c'est aussi leur donner leurs racines, leur origine, même pour ceux qui ne sont pas nés de nous. C'est dans ce passé qu'ils doivent plonger pour y trouver des fondations solides. Leur parler de nous, leur permettra peut-être aussi un jour, d'être capables de s'identifier réellement, de parler d'eux.

Bernadette Nicolas  
Octobre 2008

# *Haïr. En toute sécurité.*

La haine. Sa haine. Elle explose tout à coup. Encore une fois. Comme hier. Comme demain. Le petit visage d'ange se durcit de mépris, les mots tombent, redoutables, destructeurs. Il nous hait, il voudrait nous détruire.

Et ce petit bonhomme qu'on voudrait prendre dans nos bras, réchauffer doucement nous annonce froidement qu'il nous déteste, qu'on est la pire mère qu'il pouvait imaginer, qu'on n'a d'ailleurs rien d'une mère et qu'on aurait mieux fait de ne jamais avoir d'enfant. Souvent, il en profite pour pousser ou casser « sans le faire exprès » un objet auquel on est attachée. Sa haine veut briser nos attaches.

Combien d'entre nous se sont écroulées sans comprendre ? Cet enfant que j'aime, à qui je veux le meilleur du monde, pourquoi me déteste-t-il à ce point ? Pourquoi me hait-il ?

Ce ne sont pas des anecdotes exceptionnelles comme chaque enfant peut en vivre parfois. Pour beaucoup d'enfants construits sur un attachement insecure, cela se passe tous les jours, jour après, jour plusieurs fois par jour. Quelques minutes, quelques secondes avant, il était un enfant ordinaire, l'air apaisé à son occupation.

Qu'est-ce qui a mis le feu aux poudres ? On n'en sait rien. On n'a pas vu le feu partir. Tout à coup, il était là, rugissant, l'enfant ordinaire transformé en fauve qui attaque.

Petit à petit, nous apprenons seulement à parer les coups, à nous protéger de cet enfant incompréhensible qui nous veut du mal alors que nous lui voulons du bien. Mais enfin, qu'avons-nous fait pour mériter ça ? La réponse est courte. Rien. Nous n'avons rien fait pour mériter ça. Nous sommes seulement là, c'est tout.

Cette haine, sa haine, elle ne nous est pas destinée. Pas plus bien souvent que ses mouvements d'affection quand il en a. Nous sommes là, c'est tout. Nous sommes toujours là.

Le mur qui reçoit la balle de squash n'a rien fait de mal au joueur non plus. Il est juste là pour résister à la balle.

Nous sommes là pour résister à sa haine. C'est ça aussi être mère.

Résister à la haine est bien autre chose que l'affronter. Résister à la haine c'est d'abord comprendre qu'elle ne nous est pas destinée, que nous n'avons donc pas à l'investir, à en souffrir ni à en être détruite. Résister à la haine c'est simplement permettre à la violence de la balle de rebondir au mur, nous, et de retourner à celui qui l'a envoyée, lui dire sa force, sa dextérité et la force indestructible qu'il a en face de lui.

Nous n'avons pas à prendre pour nous ni le mépris, ni la violence, ni la haine que nous porte notre enfant à ce moment-là. Nous sommes là pour sécuriser, contenir, donner les limites au psychisme de notre enfant, comme notre utérus lui a donné les limites de son corps quand, pas encore né, il cognait dessus avec ses petites mains, ses petits pieds. Nous ne nous sentions pas attaquées alors. Au contraire, c'était une marque de vie que nous soutenions avec émerveillement.

La comparaison peut sembler douteuse. Pourtant, c'est bien de la contenance de son psychisme qu'il s'agit.

Il s'exprime en cognant sur nous verbalement, parfois même physiquement. Mais nous ne sommes pas profondément l'objet de ses attaques. Si nous n'entrons pas dans sa haine, si nous ne nous écroulons pas sous sa violence, il sentira les limites de son psychisme, de son pouvoir destructeur aussi et petit à petit, contenu par nous, il parviendra peut-être à se contenir lui-même.

L'expérience de ses propres désirs négatifs, tout enfant doit la faire. L'expérience que ces désirs de destruction n'ont rien de monstrueux, qu'ils appartiennent à tout être humain, que chacun doit apprendre à les contenir sans détruire l'autre mais qu'ils ne sont pas à même de détruire leur parents est une nécessité absolue bien plus impérieuse pour les enfants souffrant de troubles de l'attachement. Ils ne sont pas capables de détruire leurs parents, même s'ils y mettent toute leur force. C'est cela qu'ils doivent découvrir pour se sentir en sécurité avec leurs parents, et avec eux-mêmes. L'exploration de son propre psychisme par des tentatives maladroites d'expressions d'amour ou de haine pousse à ces découvertes aussi simplement que jouer à l'équilibre sur une branche d'arbre explore les possibilités du corps, son équilibre et ses limites.

Combien de mères ne disent pas : « Qu'est-ce qu'il m'a encore fait ! » devant une prise de risques physiques.

Non, il ne lui a rien fait, il a simplement exploré des possibilités. Il n'y avait aucune atteinte à la mère. Si celle-ci s'est sentie atteinte, c'est qu'investie de la sécurisation de son enfant, de sa contenance, elle avait failli ne pas être à la hauteur de la situation. Mais le risque, c'est l'enfant qui le prenait.

La haine, c'est aussi le risque que l'enfant prend d'être rejeté. Prendre le risque d'exprimer sa haine sans risquer la rupture est fondamental. C'est expérimenter la solidité de l'attachement que l'autre a avec soi. Le risque est grand.

On ne peut pas le prendre avec n'importe qui. Avec qui d'autre qu'avec sa mère d'ailleurs ?

Prendre ce risque lui donne aussi les limites de son pouvoir destructeur, si nous ne nous y laissons pas prendre.

« Tu peux me haïr, cela ne me détruit pas. Je suis ta mère au-delà des sentiments qu'ils soient d'amour ou de haine. » Supporter la haine sans s'y laisser détruire ni y succomber soi-même, c'est sécuriser. C'est apprendre à notre enfant qu'on est indestructible dans notre fonction maternelle, et que donc aussi, l'amour ne nous anéantira pas davantage. Quel apaisement pour l'enfant quand cela devient certitude ! Combien de temps lui faudra-t-il pour y arriver ? Un peu, beaucoup ? Personne ne le sait. Et peut-être n'y arrivera-t-il jamais. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'on est le contenant, le réceptacle de cette haine. Tous les enfants apprennent à extérioriser leurs sentiments négatifs contenus par leurs parents.

Mais les sentiments négatifs des enfants souffrant de troubles de l'attachement sont démultipliés. Leur expression, la violence de leur haine, de leurs gestes le sont aussi, comme leur fréquence.

Et nous sommes des mères ordinaires. Et nous ne savons pas comment rester solides sans nous identifier à l'agressée. Qui est-elle d'abord ? Celle qu'ils ont perdue ? Tout être humain vit sur un sentiment de perte originelle. Pour les enfants souffrant de troubles de l'attachement, cette perte est gigantesque, que nous l'ayons mis au monde,

que nous l'ayons adopté, qu'il soit chez nous en accueil, il y a un espace entre sa naissance et nous, entre celle qui l'a mis au monde et nous (même si nous l'avons enfanté nous-même) que les circonstances de la vie, réelles ou ressenties par l'enfant, ont aménagé en vide insupportable. Ce vide, cette perte, il ne sait comment le combler, et il nous en veut de cela. A qui en voudrait-il d'autre ? C'est nous qui sommes-là, la plus proche de lui, la plus proche de sa blessure !

Les thérapeutes vivent cela régulièrement. Ils appellent cela le transfert négatif. Les sentiments négatifs qu'ils reçoivent de leurs patients ne leur sont pas destinés. Mais faute de trouver leur destinataire, ils détruisent le patient. Alors celui-ci les envoie au thérapeute, au mur de squash, pour les sortir de lui et les remettre à leur place sans blesser personne. Le thérapeute apprend dans sa formation à ne pas mêler ses propres sentiments ni ses blessures enfouies à celles de son patient, à recevoir ces décharges de haines, ou parfois même d'amour, sans se reconnaître comme l'objet de cette haine ou de cet amour, sinon, la thérapie devient impossible.

Oui, mais une maman n'est pas un thérapeute. Elle n'a pas appris cela. Au contraire, tout ce que nous avons appris, c'est qu'une maman aime par-dessus tout. Et dans le verbe aimer, on n'envisage en général que des sentiments, comme les sentiments amoureux, alors qu'aimer un enfant, c'est d'abord le sécuriser. Nous devons donc apprendre ensemble à mettre cette distance entre les sentiments violents de notre enfant et nos propres sentiments, à ne pas les mélanger pour sécuriser notre enfant. Cela nous pouvons l'apprendre entre parents.

Avec cette particularité que nous ne sommes pas thérapeutes, mais qu'en plus comme mères, nous sommes liées à cet enfant par un des sentiments les plus puissants qui existent chez les êtres humains et aussi chez presque tous les êtres vivants. Notre position est donc tout à fait inconfortable. Mais c'est la nôtre.

Le défi est incomparable. L'aide professionnelle (avertie) peut être vraiment nécessaire pour faire le tri de ce qui appartient à notre enfant et ce qui nous appartient dans cette avalanche de sentiments violents et contradictoires qui surgissent en nous quand sa haine déborde. Ne pas mélanger nos propres sentiments, habitudes relationnelles, blessures d'enfances à la haine de notre enfant. Ce sont des choses qui n'ont rien à voir.

Et pourtant, l'enfant va viser juste. Dans une faiblesse, une blessure d'enfance parfois oubliée, une limite qu'on n'a jamais pu dépasser. Il sent tout, sa sensibilité exacerbée pour garder tout sous contrôle et éviter ainsi les dangers, nous trouvera là où nous avons le moins de défense. Sa haine attaquera juste.

C'est ça aussi la maternité. Quand il s'agit d'un enfant « ordinaire », ce jeu passe sans qu'on s'y arrête. La maman rit : « tu ne m'y auras pas, tu vas quand même obéir. » L'enfant est rassuré, même s'il râle. Il est remis à sa place d'enfant. Il n'est pas capable de détruire sa mère. Cette situation est anodine pour beaucoup. Mais pour les parents d'un enfant souffrant de troubles de l'attachement, c'est un combat perpétuel, quotidien, épuisant. Il n'a pas profondément confiance en nous. Il essaye de voir jusqu'où il peut aller, quand nous allons nous briser. Certains y arrivent si nous n'y prenons garde.

La meilleure façon d'aimer son enfant, c'est parfois accepter sa haine. Lui permettre de nous haïr en toute sécurité, sans qu'il ne s'y brise ni qu'il ne nous brise. C'est ça sécuriser. C'est ça la base d'un attachement secure. Quel défi impossible. Certains parents devront choisir un éloignement physique d'avec leur enfant. On peut être parents de loin mais on ne peut pas être parents de quelqu'un qui peut nous détruire.

Certains éloignements sont des actes de parents très responsables, très respectueux de leur enfant, en clair, très parents. Mais c'est encore bien mal entendu par un monde qui voudrait toujours voir la maternité couleur layette et bonbons roses et uniquement ces couleurs-là.

La maternité c'est aider un enfant à sortir de soi, en toute sécurité, à se reconnaître différent et à aller vers les autres pour faire sa vie. Les jolies couleurs et les sentiments de bonheurs viendront s'accrocher là-dessus - peut-être - si toute haine apaisée, ils parviennent à la confiance, sécurisés.

J'ai surtout parlé des mères, figures d'attachement principales les plus naturelles. Mais que les pères se rassurent. Ils auront leur part de haine aussi. Plus tard, quand le monde de l'enfant s'élargira et qu'il osera, en toute sécurité, en haïr un autre. D'ici là, il y a quelqu'un qui a besoin du père pour faire face à toute cette haine et sécuriser l'enfant : c'est la mère. Soutenir la mère dans cette aventure de haine à contenir, c'est aussi une fonction essentielle de la paternité. Et ce n'est pas rien. Beaucoup de pères le savent bien.

Bernadette Nicolas  
Novembre 2008

## MERE PORTEUSE ? ENFANT BIEN MAL PORTE

En Belgique actuellement, aucune loi n'interdit (ni ne permet davantage) la maternité de substitution, le recours à une « mère-porteuse ». Plusieurs projets de lois à ce sujet sont en discussions.

Certains couples n'ont cependant pas attendu qu'une loi vienne définir une position commune de société pour demander à une femme de concevoir et de porter un enfant pour eux.

Certains autres couples ont quant à eux conçu et porté un enfant pour le remettre, contre argent, à un autre couple en mal d'enfant et croient avoir ainsi trouvé une solution à leurs problèmes financiers.

Dans un vide juridique paraît-il !

Or, si aucune loi n'interdit une vente d'enfant, c'est tout simplement que cet acte ne semblait imaginable ni au législateur ni au citoyen ordinaire. L'absence de loi ne change donc rien au méfait et suffisamment de lois de protection de l'enfance peuvent être avancées pour prouver que le législateur ne peut qualifier la vente d'enfant que d'atteinte grave à ses droits humains. Il ne s'agit donc en rien d'un vide juridique mais d'un vide psychique profond pour ceux et celles capables de tels actes.

Ces dernières semaines nous ont révélé plusieurs de ces situations de ventes d'enfants conçus à cette intention.

Du coup, le législateur essaye de parer au plus pressé et de produire rapidement des garde-fous.

Plusieurs projets de lois étaient déjà sur les tables de négociations. Mais dans tous ces projets de loi avancés, il est seulement question d'interdire la maternité de substitution pour des raisons de lucre et d'y mettre des formes éthiques.

Une première analyse s'impose pourtant avant d'en arriver à discuter de garde-fou. Il s'agit d'abord de savoir si oui ou non une telle maternité est envisageable. Techniquement, elle est possible. Humainement, qu'en est-il ? **Qui est l'enfant qui naît dans de telles conditions ? Que devient-il ?**

En principe, cet enfant aura un père, l'homme avec qui il vivra. En principe seulement car il se peut aussi qu'il naisse d'un donneur, donc d'un inconnu malgré tous les progrès sur le droit aux origines.

Il aura alors en plus un père adoptif, le « commanditaire » comme il est dit dans les projets de loi.

Il aura au moins une mère, la mère porteuse, peut-être une deuxième si la mère commanditaire apporte son ovocyte à la fécondation. Il aura également une mère adoptive, également la « commanditaire », puisque celle-ci n'aura pas mis l'enfant au monde.

Cela fait beaucoup pour un seul enfant.

Dès sa conception, une donnée pourtant est sûre : il va grandir 9 mois dans le corps d'une femme, toujours la même. Cette femme n'est pas seulement un réceptacle. Elle a une vie physique et psychique. Des événements se passent dans sa vie et tout cela est transmis à son enfant. Elle a accepté de porter cet enfant et de l'abandonner à d'autres à sa naissance.

Peut-on un instant se questionner sur ce qui amène une femme à porter volontairement un enfant qu'elle décide dès avant sa conception d'abandonner à la naissance ? Comment va-t-elle vivre une grossesse dans ces conditions ? Quelle femme équilibrée, qui n'est pas sous pression extrême par besoin d'argent ou par pression d'un entourage qui « veut cet enfant » pourrait accepter une telle aventure pour elle et pour l'enfant ? Cet enfant qu'elle porte, comment peut-elle nouer des relations avec lui, des relations sécurisantes, primordiales pour l'organisation psychique de l'enfant, pour sa compréhension du monde, sa socialisation futures ? A cette époque où l'on a tellement compris le mode de relations entre une femme en gestation et son enfant et l'importance de celles-ci, comment admettre qu'une femme accepte d'être volontairement enceinte d'un enfant qu'elle va abandonner ?

Tous les échanges physiques, hormonaux, psychiques entre elle et son bébé le construisent. Comment pourrait-elle investir une relation qu'elle va couper dès la naissance ? C'est impossible. Le fœtus, lui, va se percevoir comme une chose, un objet utilitaire, bien nourri. Il recevra toutes les hormones de stress de sa mère, ses questions inévitables sur sa situation, sa souffrance qu'elle n'avait peut-être pas envisagée, et le grand vide psychique dans lequel il baigne, parce que sa mère porteuse ne peut pas entrer en relation profonde avec celui qu'elle fabrique pour le quitter.

Le cerveau du fœtus se construira de toutes ces contradictions. Et puis, à peine né, il va la perdre.

Le père de l'enfant ne sera pas le compagnon de la mère porteuse. Elle ne pourra donc, si ce compagnon existe, se reposer sur lui dans une attente commune. Elle sera donc probablement seule.

(Une proposition de loi dit d'ailleurs : célibataire ou divorcée ou veuve – Defraigne Sénat 6-308/1)

De sa bulle prénatale, l'enfant n'entendra pas la voix de son père en accord avec celle de sa mère.

Et la voix de sa mère qu'il entendra bien, il la perdra peu après sa naissance, comme son odeur, les rythmes de son corps, tout ce connu primitif qui forgera son identité et sa première perception du monde.

Quels que soient les dons génétiques des commanditaires, importants certes dans la construction de l'enfant, ils seraient mieux à considérer plus justement en terme d'une partie de l'héritage génétique de l'enfant, celui de la mère porteuse étant également inclus.

Il n'en reste pas moins vrai que la mère de cet enfant est la mère dite « porteuse ». C'est avec elle qu'il échangera dans les 9 premiers mois de sa vie toutes ses premières perceptions du monde. C'est avec elle qu'il élaborera son corps, son esprit, qu'il se sentira ou non en sécurité, qu'il formera sa première base d'attachement secure ou insecure. Probablement insecure puisque cet enfant va être abandonné aux bons soins de parents infertiles. C'est donc sa mère qu'il perdra.

C'est la situation des enfants adoptés. L'adoption est la moins mauvaise solution pour des enfants dont la perte des parents était inévitable. L'adoption ne peut être l'avenir d'enfants fabriqués dans ce but.

Il n'est pas question de minimiser le drame des personnes stériles, ni la force toute légitime du désir d'enfant. Il est seulement impératif de rappeler qu'une technique possible ne résout pas tout problème humain. Résoudre un problème d'infertilité en faisant porter le poids de la solution sur un enfant pas encore conçu, destiné à être abandonné pour soigner la stérilité de parents sans enfant est résolument inacceptable.

Les souffrances inévitables de ces enfants, leurs difficultés de construction suite à la perte de leur mère d'origine, leur droit à connaître ces origines, préfigurent des problèmes gigantesques qui reviendront en boomerang violent à l'avenir et aucune loi-garde-fou pour éviter des dérives n'évitera le fait principal que **ces enfants auront été conçus pour être abandonnés**, que tôt ou tard, ils le sauront, que bien avant cela, ils le sentiront, que leur confiance interne ne pourra pas se construire, leur filiation multiple ne pourra pas s'ancrer solidement et leur socialisation, dans le monde sans repères qui les aura générés, aura bien du mal à trouver un sens.

L'invention du concept de mère de substitution est en réalité une fabrique d'enfants adoptifs. Ce qui est une perversion du sens de l'adoption. L'adoption a pour but de donner des parents aux enfants qui en sont dépourvus et non de créer des enfants pour des parents dépourvus d'enfants.

La seule bonne décision à prendre est donc d'entourer les couples infertiles, leur faire admettre que des techniques possibles ne nous rendent pas tout puissants et les aider à construire leur vie avec ce manque. La loi, elle, doit dire non.

Transiger sur cette question nous annoncerait de très gros problèmes de société pour l'avenir et nous ferait porter une responsabilité terrible qu'il nous faudra assumer devant tous les enfants qui naîtraient de cette manière et qui auront le droit de nous demander des comptes.

Puissent les législateurs, eux, en tenir compte dès maintenant.

Bernadette Nicolas  
Décembre 2008